

4^{ème} JOURNÉE DE L'INSTITUT DE L'ENFANT
« APRÈS L'ENFANCE »
18 mars 2017

Bibliographie

Équipe biblio : Frédérique Bouvet, Maud Ferauge et Thomas Roïc avec Jean-Pierre Denis, Lucie Ducournau, Isabelle Guillermic-Goebels, Zoubida Hammoudi, Christophe Le Poëc, Fanny Levin, Elena Madera, Rosana Montani, David Oger, Marion Outrebon, Claire Piette, Isabelle Pontecaille, Christelle Sandras, Pascale Simonet, Anne-Marie Sudry.

Usez de la bibliographie évolutive, raisonnée, non exhaustive, riche et incomplète... Il y a les bibliographes qui ont cherché tous les éclats qui peuvent donner de la lumière sur ce qui se passe « Après l'enfance », ceux qui brillent d'un savoir sur les ados ou ceux qui les accompagnent au jour le jour, dans leur poche, sur leurs écrans et même au détour de la page d'un livre. Vous trouverez trois entrées :

Un ado chez nous : Occurrences Freud, Lacan, Miller, auteurs du Champ freudien.

T'es sérieux ! : Il y en a qui ont dit des tas de choses sérieuses, ou pas, sur les ados et sur cet artifice signifiant, l'adolescence. Découvrez ce qui se dit chez les psys, les socios, les ethnos, les politiques, les artistes....

Life-No life : La vraie vie c'est quoi pour les ados ? Et la no-life alors ! Une BD, une musique, un jeu vidéo, un film, un manga, un bouquin... C'est la vie, y'en a partout !

Bonnes lectures, recherches et découvertes !

SOMMAIRE

Un ado chez nous (Freud, Lacan, Miller, auteurs du Champ freudien)	p. 3
1. La construction de l'adolescence	p. 3
2. Le temps des métamorphoses	p. 11
3. Filles, garçons, entre enfance et adolescence	p. 14
4. Nouveaux éclats du corps	p. 20
5. Le savoir est un évènement	p. 27
6. Symptômes dans la socialisation	p. 32
T'es sérieux (Ce que disent les autres psychanalystes qui ne sont pas de notre champ, artistes, politiques...)	p. 37
1. La construction de l'adolescence	p. 37
2. Le temps des métamorphoses	p. 39
3. Filles, garçons, entre enfance et adolescence	p. 40
4. Nouveaux éclats du corps	p. 44
5. Le savoir est un évènement	p. 46
6. Symptômes dans la socialisation	p. 47
Life no life (Ce qui parle aux ados)	p. 50

Axe 1 : La construction de l'adolescence

S.FREUD

« [Les métamorphoses de la puberté](#) » [1905], *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, PUF, Gallimard, 1962, p. 110-142.

« En même temps que ces fantasmes incestueux sont rejetés et dépassés, s'accomplit un travail psychologique propre au temps de la puberté, qui compte parmi les plus importants, mais aussi les plus douloureux, à savoir l'effort que fait l'enfant pour se soustraire à l'autorité des parents, effort qui seul produit l'opposition, si importante pour le progrès, entre la nouvelle génération et l'ancienne. » (p. 137)

« Bien que nos connaissances sur la vie sexuelle infantile présentent de grosses lacunes, nous avons tenté d'analyser les changements amenés par la puberté. Au nombre de ces changements, nous avons considéré comme particulièrement importants : la subordination de toutes les excitations sexuelles, quelle que soit leur origine, au primat des zones génitales ; ensuite, le processus par lequel est trouvé l'objet. Ces deux phénomènes sont préfigurés dès l'enfance. » (p. 151)

« [Les explications sexuelles données aux enfants](#) » [1907], *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 7-13.

« Tout ce que fait la puberté c'est de donner aux organes génitaux la primauté parmi les zones et les sources qui procurent du plaisir : par là, elle contraint l'érotisme à se mettre au service de la fonction de reproduction. [...] D'autre part, l'enfant est capable bien avant d'avoir atteint la puberté de réaliser la plupart des exploits psychiques de la vie amoureuse (la tendresse, le dévouement, la jalousie) ». (p. 9)

« [Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle. L'homme aux rats](#) » [1909], *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 199-261.

« On doit se rappeler que les "souvenirs d'enfance" des hommes ne sont fixés qu'à un âge plus avancé (le plus souvent à l'époque de la puberté), et qu'ils subissent alors un processus de remaniement compliqué. [...] On peut reconnaître clairement que l'adolescent cherche à effacer, par des fantasmes concernant sa première jeunesse, le souvenir de son activité autoérotique » (note de bas de page 2, p. 233)

« [Pour introduire la discussion sur le suicide](#) » [1910], *Résultats, idées, problèmes*, Tome 1, Paris, PUF, 1984, p. 131-132.

« Mais le lycée doit faire plus que de ne pas pousser les jeunes au suicide; il doit leur procurer l'envie de vivre et leur offrir soutien et point d'appui à une époque de leur vie où ils sont contraints, par les conditions de leur développement, de distendre leur relation à la maison parentale et à leur famille. » (p. 131)

J.LACAN

« [Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie](#) » [1950], *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 125-149.

« Il est d'autant plus significatif de reconnaître [la forme] dans la succession des crises, sevrage, intrusion Œdipe, puberté, adolescence, qui refont chacune une nouvelle synthèse des appareils du moi dans une forme toujours plus aliénante pour

les pulsions qui y sont frustrées, toujours moins idéale pour celles qui y trouvent leur normalisation. Cette forme est produite par le phénomène psychique, peut-être le plus fondamental qu'ait découvert la psychanalyse : l'identification, dont la puissance formative s'avère même en biologie. Et chacune des périodes dites de latence pulsionnelle (dont la série correspondante se complète de celle qu'a découverte Franz Wittels pour l'ego adolescent), est caractérisée par la domination d'une structure typique des objets du désir. » (p. 141)

Le Séminaire, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1986.

« La référence à l'enfance, l'idée de l'enfant qu'il y a dans l'homme, l'idée que quelque chose exige de l'homme d'être autre chose qu'un enfant, et que pourtant les exigences de l'enfant comme tel se font perpétuellement sentir en lui, tout cela est, dans l'ordre de la psychologie, situable historiquement. » (p. 33)

« Au temps de Pascal, si l'on parle de l'enfance, c'est pour dire qu'un enfant n'est pas un homme. Si l'on parle de la pensée de l'adulte, ce n'est jamais, en aucun cas, pour y trouver les traces d'une pensée infantile. Pour nous, la question ne se pose pas dans ces termes-là. » (p. 34)

« Et quand nous parlons de l'être adulte, à quelle référence nous rapportons-nous ? Où est-il, le modèle de l'être adulte ? » (p. 34)

Le Séminaire, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* [1971], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2006.

« À l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes [...] Il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. Rien ne nous permet d'abstraire ces définitions de l'homme et de la femme de l'expérience parlante complète, jusques et y compris dans les institutions où elles s'expriment, à savoir le mariage. Pour le garçon, il s'agit, à l'âge adulte, de faire-homme. C'est cela qui constitue la relation à l'autre partie. C'est à la lumière de cela, qui constitue une relation fondamentale, qu'est à interroger tout ce qui, dans le comportement de l'enfant, peut être interprété comme s'orientant vers ce faire-homme. De ce faire-homme, l'un des corrélats essentiels est de faire signe à la fille qu'on l'est. Pour tout dire, nous nous trouvons d'emblée placés dans la dimension du semblant ». (p. 31-32)

Le Séminaire, livre XIX, *... Ou pire* [1971-1972], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2011.

« Ce qui est curieux, c'est la façon dont le Parménide l'introduit. L'Un [...] chez petit Un, tout cela n'est que bavardage. Ne traduisez pas [adoleschia] par l'idée qui s'agit d'adolescents [...] [adoleschia] veut dire bavardage ». (p. 130)

J.-A. MILLER

« *Sur le Gide de Lacan* », quatre séances du séminaire d'étude approfondies : cours de l'orientation lacanienne (fin 1989), *La Cause freudienne*, n°25, 1993, pp. 5-30, version numérique.

« Une des choses les plus frappantes [...], et qui pour nous, du point de vue clinique, constitue un rappel tout à fait important, est que nous n'en sommes pas du tout ici à considérer qu'à cinq ans, tout est joué pour le sujet. Un des aspects d'étrangeté, un de ces "estrangements" que nous pouvons éprouver à l'égard de cet abord, vient du fait que le processus déterminant pour le sujet se poursuit dans l'adolescence, et jusqu'à vingt-cinq ans. [...] Grâce à Delay, grâce aussi au travail d'élaboration de Gide, nous sortons de ces limites, et s'ouvre devant nous un horizon plus complexe, où un processus susceptible d'effet décisif se poursuit jusqu'à vingt-cinq ans. L'idée est plutôt séduisante. » (p. 7)

« [L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse](#) » enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Et le plus souvent — pour ne pas dire toujours — quand un axiome se dégage, on s'aperçoit qu'il avait été refilé au sujet, dans son enfance, à un moment spécial de disponibilité et d'ouverture, par quelqu'un de sa famille ou de ce qui en tenait lieu, et que le sujet qui parle est aussi bien un sujet parlé. D'où Lacan a proféré le néologisme du parlêtre (JAM écrit le mot au tableau), un être parlé parlant, qui acquiert par là une densité spéciale qui permettrait de dire que le parlêtre c'est l'ensemble de cette articulation (JAM encadre les quatre symboles du discours) : ce n'est pas le sujet, c'est le sujet et l'articulation et le produit de l'articulation. Cette articulation S1 S2 n'est pas nécessairement la sienne, au contraire c'est même primordialement celle de l'Autre. » (Cours du 03 décembre 2008)

« [En direction de l'adolescence](#) », *Collection la Petite Girafe*, n°3, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2015, pp. 191-204.

« La définition de l'adolescence est controversée. On peut prendre bien des perspectives sur celle-ci, elles ne se recouvrent pas [...] Toutes ces définitions ne se recouvrent pas exactement. Ce que l'on peut dire d'une façon générale, c'est que l'adolescence est une construction [...] l'esprit de l'époque, c'est que tout est construction, que tout est artifice signifiant [...] Dès lors que l'adolescence est une construction, rien n'est plus aisé que de la déconstruire ». (p. 191-192)

« Sa thèse [Robert Epstein], pas sottise du tout, est que nous créons l'expérience adolescente d'aujourd'hui en empêchant les adolescents — plus précisément, en anglais, les teenagers, de thirteen à nineteen, de treize à dix-neuf ans, nous dirons "les ados" — d'être ou d'agir comme des adultes ». (p. 192)

« Il [Robert Epstein] remarque que dans l'histoire de l'humanité, les ados étaient bien davantage considérés comme des adultes. Ils vivaient avec des adultes et ils pouvaient le prendre comme "modèle" [...] Alors que maintenant, nous faisons vivre les ados entre eux, isolés des adultes et dans une culture qui leur est propre, où ils se prennent les uns les autres pour modèle ». (p. 192)

« [En psychanalyse] on s'intéresse à ce que j'appellerais, sans aimer l'expression, "le développement de la personnalité", les modes d'articulation du moi Idéal et de l'Idéal du moi, c'est-à-dire à tout ce qui est présent dans "Pour introduire le narcissisme" de Freud ». (p. 194)

« Nous avons aussi l'adolescent André Gide. Dans le texte de Lacan [...] Gide nous est décrit dans le moment de l'adolescence, et peut-être même d'une adolescence prolongée, puisque sa personnalité n'est considérée achevée que vers ses vingt-cinq ans, ce qui est quand même assez tardif. Par exemple, Lacan nous décrit André Gide *teenager*, qui se promet de protéger sa cousine Madeleine âgée de quinze ans, deux ans de plus que lui. Il écrit: "dans sa position de garçon de treize ans en proie aux plus "rouges tourmentes" de l'enfance, [...] cette vocation à la protéger signe l'immixtion de l'adulte [...] On saisit ici, et j'aime beaucoup cette expression, "l'immixtion de l'adulte" dans l'enfant. Nous pourrions chercher justement à préciser les moments d'une telle immixtion. Il y a comme une anticipation de la position adulte chez l'enfant. C'est d'ailleurs avec une affaire d'immixtion que la personnalité est supposée s'achever [...] Il y a donc là une forme logique qui peut être étudiée pour elle-même: la forme de l'immixtion ». (p. 194-195)

« [Philippe La Sagna] considère que l'adolescent d'aujourd'hui reste " suspendu à un futur liquide au sens de Zigmunt Bauman". » (p. 196)

« [L'adolescence] elle-même est une procrastination, si je puis dire. » (p. 196)

« C'est sur les adolescents que se font sentir avec le plus d'intensité les effets de l'ordre symbolique en mutation – que nous avons étudié les années précédentes dans le Champ freudien, en y consacrant même un congrès de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP) – et, parmi ces mutations de l'ordre symbolique, d'abord la principale, à savoir la déchéance du patriarcat. » (p. 198-199)

« J'ai trouvé aussi très significative une notation de Philippe Lacadée qui analyse pour ces sujets adolescents la demande de respect, une demande inconditionnelle de respect : "Je veux être respecté." Mais c'est en même temps, comme il le note, désarticulé de l'Autre : personne ne sait " qui pourrait satisfaire [cette demande] tant la question de l'Autre à qui elle s'adresse reste obscure." Je dirais même que c'est une demande vide, c'est vraiment l'expression d'un fantasme : *Qu'il serait beau d'être respecté par quelqu'un qu'on respecterait !* Mais comme on ne respecte rien ni personne, on est en déficit de respect de soi-même. » (p. 200)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Bassols., M, « L'enfance sous contrôle », *Lacan Quotidien*, n°217, 2012. <http://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2012/05/LQ-217.pdf>

« L'enfance est d'abord un fait de discours. Ce que l'on entend aujourd'hui par "enfance" est constitué nécessairement comme un " temps passé", plus ou moins idéalisé, comme un lieu repéré dans et à partir du discours de l'Autre [...] L'enfance est donc d'abord constituée comme lieu antérieur et extérieur à un discours. L'enfant est celui qui doit rester nécessairement à la charge de l'Autre, sans pouvoir se faire sujet d'une responsabilité sociale ». (p.1-2)

Coccoz V., « La clinique des adolescents : entrées et sorties du tunnel », *Mental*, n°23, 2009, p. 87-98.

« Définir l'adolescence comme "la plus délicate des transitions" [Hugo V., *Les travailleurs de la mer*] permet de concevoir cette sortie de la puberté dans une

logique du discours, et non simplement comme étape du développement biologique. [...] Si, l'appliquant à ce trajet particulier de la vie, l'on s'en tient fermement à ce principe psychanalytique qu'*il n'y a pas de sujet sans Autre*, ceci prend alors valeur d'axiome: «Il n'y a pas d'adolescent sans Autre», à savoir – outre parents, professeurs ou tuteurs –, l'institution ou l'analyste. Les réponses, la position des adultes qui viendront ou non investir la fonction de l'Autre, acquièrent une importance fondamentale, décisive, pour l'entrée et pour la sortie du tunnel [Cf. Freud S., *Les métamorphoses de la puberté*]. (p. 87)

« Il serait plus pertinent de parler d'adolescences au pluriel. En effet, chaque adolescence étant liée à une expérience subjective et à une histoire particulière, sa modalité "critique" et la forme que prendra sa conclusion ne peut être généralisée, ni standardisée. » (p.87)

Cosenza D., *Le refus dans l'anorexie*, Rennes, PUR, 2014.

« Nous pouvons avancer l'hypothèse que l'adolescence fonctionne comme ce temps logique nécessaire à produire ce "lien à établir de la maturation de l'objet a" qui est justement l'objet cause de désir. Le réveil pulsionnel de la puberté remet en jeu, de façon radicale, pour le jeune l'objet a, l'objet perdu qui cause son désir ; il faut maintenant en repositionner la fonction pour le sujet à l'intérieur d'un nouveau lien avec la pulsion, par rapport à l'enfance. » (p. 197)

« L'enfance peut être vue comme temps de l'aliénation où l'enfant est, généralement, dans la position d'objet dans les mains de l'Autre, l'adolescence est le temps où il pourra en tant que sujet se rapporter aussi bien avec le champ de l'Autre qu'avec l'objet qui cause son désir. [...] Ce passage demande un triple effet de transformation du sujet autour des trois registres [...] Au niveau du réel pulsionnel, il faut restituer la fonction de l'objet a, effet de la sé-partition où l'enfant perd un morceau de soi [...] à travers sa cession au champ de l'Autre et sa localisation dans le corps de l'Autre sexe [...] Au niveau symbolique, l'adolescent est à la recherche d'un nouveau langage et d'une manière personnelle de se nommer dans son être au sein du lien social [...] Au niveau imaginaire, il s'agit, pour l'adolescent de reconfigurer son rapport à l'image de son corps et à sa propre identité, à la lumière du travail et des effets de restructuration pulsionnelle et de ré-nomination symbolique de son être même ». (p. 197-198)

« L'adolescent fait généralement obstruction au discours convenu de la psychopédagogie. Une classe d'âge aux écarts aussi mouvants [...] et surtout dont le franchissement est aussi incertain, brouille le message de l'éducateur le plus convaincu. [...] Le poncif du stade de développement ou de passage crucial entre deux époques pâlit face à l'explosion des normes encore incarnées par la génération de leurs parents, et par-dessus-tout celle de la norme sexuelle [...] Le psychanalyste ne peut en rester à l'affirmation d'états d'âme invariants déclenchés à la puberté ». (p. 67)

Cottet S., « *Le sexe faible des ados: sexe-machine et mythologie du cœur* », *La Cause freudienne*, n°64, 2006, p. 67-75.

« L'adolescent fait généralement obstruction au discours convenu de la psychopédagogie. Une classe d'âge aux écarts aussi mouvants [...] et surtout dont le franchissement est aussi incertain, brouille le message de l'éducateur le plus

convaincu. [...] Le poncif du stade de développement ou de passage crucial entre deux époques pâlit face à l'explosion des normes encore incarnées par la génération de leurs parents, et par-dessus-tout celle de la norme sexuelle [...] Le psychanalyste ne peut en rester à l'affirmation d'états d'âme invariants déclenchés à la puberté ». (p. 67)

Deltombe H., « [Sortir de l'adolescence](#) », *Mental*, n°23, 2009, p. 99-107.

« Pendant long temps, la question de l'adolescence n'est pas posée car on passait directement de l'état d'*infans au statut d'adulte*. À présent, on constate que l'adolescence débute de plus en plus tôt et se prolonge tard. Un nouveau terme est apparu il y a quelques années, celui d'*adulescent*, pour caractériser ceux qui ne parviennent pas à en sortir. [...] L'anthropologue américain Franz Boas a été le premier, en 1925, à lancer une étude sur l'adolescence. Il faisait l'hypothèse d'un phénomène moderne lié à l'émergence des sociétés industrielles n'ayant pas la capacité d'accompagner les jeunes vers l'âge adulte en les intégrant à la vie sociale, et voulait la vérifier avant que les contacts se multiplient entre sociétés modernes et cultures traditionnelles. Une de ses jeunes étudiantes, Margaret Mead, publié les résultats de son travail en 1928 sous le titre *Coming of age in Samoa*, confirmant que l'adolescence n'est pas un moment de crise à valeur universelle, mais qu'elle est bien une conséquence culturelle de l'évolution des sociétés ». (p. 99)

Lacadée Ph., « [La modernité ironique et la Cité de Dieu](#) », *La Cause freudienne*, n°64, 2006, p. 37-46.

« L'enfant de la banlieue [...] est proche de cet enfant déchet qui trouve là, la certitude de son être. Il se tient là, assuré de sa jouissance, usant d'une langue codée qui vient pour lui faire autorité. Il a déjà été séparé de cette routine qui aurait pu faire de sa vie un déroulement heureux, s'il avait consenti à en passer par le nouage du signifiant et du signifié, usant alors du savoir dont l'Autre serait porteur ». (p. 40)

Lacadée Ph., « [La clinique de la langue et de l'acte chez les adolescents](#) », *Quarto*, n°99, 2011, p. 57-62.

« L'adolescence est avant tout un signifiant de l'Autre qui sert, depuis la fin du XXI^e siècle, à désigner ce moment particulier de la vie relevant d'un temps logique propre à chacun. L'adolescent adopte une nouvelle façon de parler et de dire les sensations inédites qui surgissent en lui et le confrontent à du nouveau, remettant en valeur ce bel énoncé de Rimbaud: "trouver une langue". Notre thèse est de prendre ce moment, dit de crise de l'adolescence, pour y faire valoir que son enjeu fondamental se situe dans le rapport du corps de l'adolescent moderne à la langue articulée, celle dite du sens commun. Je propose d'appeler une "crise du langage" ou une "crise de la langue articulée". À partir de là, surgit la question de l'acte si importante quand le sujet ne peut plus articuler son être à la langue de l'Autre ». (p. 57)

Leguil F., « [D'un gouffre à l'autre](#) », *Par Lettre*, n°24, bulletin de l'association de la Cause freudienne Rhône-Alpes, 2008, p. 12-23.

« L'adolescence est un sujet d'actualité depuis que le mot est utilisé dans nos modernes échelles des âges et des générations. L'enfance, on la vit, la « maturité » on l'attend et on y tend : l'adolescence, on la traverse. C'est un passage. L'adolescence est un ensemble de phénomènes d'actualité, comme Freud parlait des "névroses actuelles" ». (p. 12)

« L'adolescence n'est plus conçue depuis trente années comme elle l'était depuis bientôt deux siècles. Dans un raccourci bien évidemment excessif, une période qui commence avec Saint Just et s'achève avec Daniel Cohn-Bendit faisait de l'adolescence une révolte contre une autorité, préalable au retour d'un accord du sujet avec ce qui régit la collectivité : moment d'insurrection, de crise, de lutte et de contestation des lois que l'on reconnaît ensuite, moment de séparation avec une nouvelle aliénation, moment d'insurrection d'une vérité de la pulsion contre le savoir qui faisait de l'adolescence un symptôme chargé de sens, aigu et passager. On peut considérer, à l'instar des développements que repère Jacques-Alain Miller dans son enseignement, que ce moment est davantage aujourd'hui retenu pour ce qui se déroule dans le champ de la jouissance, dans celui des satisfactions d'un sujet. C'est un peu comme si nous étions d'une adolescence, tel un symptôme reçu comme un message, à une adolescence tel un symptôme observé dans un événement de corps. » (p. 13)

Segui L., « Le discours du maître dans la société adolescente », *Mental*, n°23, 2009, p. 55-61.

« Le concept d'adolescence n'est pas utilisé par Freud. Dans ce sens, il s'agit d'un concept extra psychanalytique qui — contrairement à *enfance* et *puberté* — nous est imposé par d'autres disciplines. Et avant tout, avec une volonté de classification toujours plus pressante de l'Autre social. Comme pour la famille, ce concept n'a rien à voir avec un fait naturel mais relève d'une construction culturelle qui, comme toutes ces constructions, se configure de façon différente selon les époques et les lieux et échappe à la logique de l'universel. Il s'en suit que tenter d'aborder ce phénomène, qu'on pourrait dénommer provisoirement *la société adolescente*, exige de renoncer à la synecdoque et d'évaluer la pertinence des caractéristique principales voulant circonscrire ce champ où domine la culture occidentale postmoderne — celle que la psychanalyse lacanienne inscrit comme élément essentiel du discours capitaliste». (p. 55)

Roy D., « Jeunesse des ados », *Hebdo Blog* n°65, mars 2016, <http://www.hebdo-blog.fr/jeunesse-des-ados>

« Si la notion de "crise d'adolescence" nous semble aujourd'hui mal formée, car elle suppose de considérer l'adolescence comme une période de développement à risque entre enfance et âge adulte, tout indique néanmoins que le parlêtre traverse, au temps de la jeunesse, un moment critique où s'opère une disjonction entre l'Autre du symbolique, de l'autorité, et l'Autre du corps, entre le lieu où ça se dit et le lieu où ça se jouit. »

Sauvagnat F., « La crise d'adolescence telle que la voyaient les premiers psychanalystes », *Destins de l'adolescence*, PUR, Rennes, PUR, 1992, p. 47-58.

Seynhaeve B., « Les désarrois de l'adolescence hier et aujourd'hui », *Hebdo Blog* n°65, mars 2016, <http://www.hebdo-blog.fr/les-desarrois-de-ladolescence-hier-et-aujourd'hui>

« C'est difficile de comparer la difficulté adolescente selon les époques, de comparer comment les adolescents vivent le moment charnière du passage de l'enfance à l'adolescence. Est-ce que cette période de ma vie, moi qui n'ai pas connu cet "affaïssement du Nom-du-Père" [...] qui [...] était plus ou moins compliquée [...] Je pense que la difficulté n'est plus la même, mais, dans la mesure où on vit à l'époque

de cet “ affaïssement du Nom-du-Père ”, on assiste à un retour de flamme qui n’est pas moins impitoyable ».

Wartel R., Orléan J.-B., « Une lecture possible de la crise chez l'adolescent », *Destins de l'adolescence*, Rennes, PUR, 1992, p. 59-62.

« Prise comme telle, la crise correspondrait à cette exigence d'une mutation subjective dans un moment où l'adolescent se trouve, selon l'expression de François Ansermet, “dans une impasse subjective serrée”. Véritable condition de possibilité de franchissement du plan des identifications, la crise mettrait l'adolescent sur la voie d'une tentative de sortie de son aliénation, de son rapport de captivité, d'assujettissement à l'Autre. »

Axe 2 : Le temps des métamorphoses

S.FREUD

La naissance de la psychanalyse [1893], Paris, Payot, 1950.

« La défense devient nuisible quand elle est dirigée contre des idées capables, sous forme d'énergie, de produire un déplaisir nouveau. C'est le cas des représentations sexuelles. Ici s'offre l'unique possibilité de voir un souvenir produire un effet bien plus considérable que l'incident lui-même. Pour cela une seule condition est nécessaire : le sujet doit avoir atteint l'âge de la puberté dans le laps de temps séparant l'incident de sa répétition mnémonique, la puberté intensifiant énormément l'effet de la reviviscence. » (p. 41-42)

« La masturbation à la puberté, et l'onanisme conjugal, constituent des facteurs secondaires ou des causes pré-disposant à la neurasthénie. » (p. 62-63)

La première théorie des névroses [1896], Paris, PUF, 1995.

« L'époque de la « maturation sexuelle » [...] ne coïncide pas avec la puberté mais tombe avant celle-ci (huitième à dixième année) ». (p. 102)

« *Les métamorphoses de la puberté* » [1905], *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, pp. 141-175.

« L'avènement de la puberté inaugure les transformations qui doivent mener la vie sexuelle infantile à sa forme normale définitive. La pulsion sexuelle était jusqu'ici essentiellement autoérotique, elle trouve à présent l'objet sexuel ». (p. 143)

« Maintenant, un but sexuel nouveau est donné, à la réalisation duquel toutes les pulsions partielles coopèrent, tandis que les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale ». (p. 143)

« On a choisi comme trait essentiel des processus pubertaires leur manifestation la plus frappante : la croissance manifeste des organes génitaux externes, dont le blocage relatif était caractéristique de la période de latence de l'enfance. Parallèlement, le développement des organes génitaux internes a progressé à un point tel qu'ils sont respectivement capables d'émettre des produits sexuels et de les accueillir dans le but de former un nouvel être vivant. Un appareil d'une grande complexité s'est ainsi constitué, qui attend impatiemment d'être utilisé. » (p. 145)

« On trouve au premier plan une série de modifications des parties génitales qui ont un sens indubitable, celui d'une mise en condition, d'une préparation à l'acte sexuel. (L'érection du membre viril, la lubrification du vagin.) ». (p. 146)

« *La sexualité infantile* » [1905], *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 91-140.

« Un choix d'objet analogue à celui que nous avons défini comme caractéristique de la phase de développement de la puberté est souvent, sinon régulièrement, effectué dès l'enfance, à savoir que l'ensemble des aspirations sexuelles se dirige vers une seule personne, dans laquelle elles cherchent à atteindre leurs buts. Tel est alors le point le plus proche de la forme définitive de la vie sexuelle après la puberté qui puisse être atteint pendant l'enfance. La seule différence réside dans le fait que la

synthèse des pulsions partielles et leur subordination au primat des parties génitales n'est pas réalisée dans l'enfance, ou seulement de manière très imparfaite. L'établissement de ce primat au service de la reproduction est donc la dernière phase que traverse l'organisation sexuelle. » (p. 130)

J.LACAN

Le Séminaire, livre III, *Les psychoses* [1955-1956], Paris, Le Seuil, coll. Champ Freudien, 1981.

« Le sexe féminin a un caractère d'absence, de vide, de trou ». (p. 199)

Le Séminaire, livre IV, *La relation d'objet* [1956-1957], Paris, Le Seuil, coll. Champ Freudien, 1994.

« Ce suffit à ouvrir un problème fort grave que nous ne pouvons pas ne pas poser en effet - que signifie l'issue d'une enfance, et d'une adolescence, et d'une maturité, normales ». (p. 21)

Le Séminaire, livre X, *L'angoisse* [1962-1963], Paris, Le Seuil, coll. Champ Freudien, 2004.

« Le fait que tel pédagogue ait pu formuler qu'il n'y a de véritable accès aux concepts qu'à partir de l'âge de la puberté, mériterait que nous y ajoutions notre regard, que nous y fourrions notre nez. Il y a mille traces sensibles que le moment où commence véritablement le fonctionnement du concept [...] pourrait recevoir un tout autre repérage, en fonction d'un lien à établir de la maturation de l'objet a, tel que je le définis à l'âge de la puberté ». (p. 299-300)

J.-A. MILLER

« *En direction de l'adolescence* », *Collection la Petite Girafe*, n°3, Paris, Navarin/Champ freudien, 2015, p. 191-204.

« [En psychanalyse] on s'occupe, premièrement, de la sortie de l'enfance, c'est-à-dire du moment de la puberté, moment biologiquement et psychologiquement attesté. C'est ce que Freud aborde dans le dernier des Trois essais sur la Théorie de la sexualité, essais qui s'intitule «Les métamorphoses de la puberté ». (p. 193)

« [La sortie de l'enfance] c'est aussi le moment de l'entrée en ligne de compte, parmi les objets du désir, de ce que Lacan a isolé comme le corps de l'Autre ». (p. 193)

« Le moment pubertaire est un moment où, en effet, le narcissisme se reconfigure ». (p. 194)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Bassols M., « *L'enfance sous contrôle* » *Lacan Quotidien* 30 mai 2012, n°217, p. 1-4.

« La véritable découverte — déjà présente dans les *Trois essais pour une théorie sexuelle* de 1905 — est d'avoir entendu le sujet de l'enfance comme un sujet de plein droit dans son rapport à l'inconscient et au désir [...] c'est l'idée d'une

jouissance sexuelle dans l'enfance même, l'idée qu'il y ait un sujet, responsable d'un désir et d'une jouissance, dans l'espace propre qu'on désigne comme « enfance » ; c'est aussi le fait qu'il y ait une responsabilité dans le sujet de l'inconscient freudien, qui s'étend à l'enfance comme le lieu d'un sujet de la parole et du langage ». (p. 2-3)

Dhéret J., « Trouver à qui parler », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin, n° 64, 2006, pp. 57-61.

« Avec la poussée pubertaire, le sujet rencontre la condition de jouissance qui lui permettra ou non de condescendre au désir. Cet impératif fait impatience de l'adolescent, son appétit, qui est traitement par le désir, son embarras ou son angoisse. On a toujours su que cet âge était facteur de trouble, qu'il pouvait générer l'émeute. [...] Le paradoxe est là : la jeunesse, en se révoltant, reconstruit des dieux obscurs. Mais plus profondément, elle est défi solitaire, affirmation de ce qui objecte au principe de plaisir, jusque dans ses croisades insurrectionnelles. C'est un âge de la vie qui laisse émerger, presque sans refoulement, l'écho d'une parole dans le corps. » (p.58)

Seynhaeve B., « L'adolescence au siècle de l'objet », Conférence au Pont Freudien Montréal, 11 mars 2011

<http://pontfreudien.org/content/bernard-seynhaeve-ladolescence-au-siecle-de-l%CA%BCobjet>

« La thèse que soutiennent Freud et Lacan c'est que la fragilité subjective qu'on rencontre à l'adolescence n'a pas une cause biologique ».

« Or, à l'éveil du printemps, l'homme est confronté à un surgissement nouveau, à une jouissance qui envahit son corps, à l'autre sexe, à quelque chose qui se passe dans son corps et qu'il ne connaît pas, qu'il ne comprend pas. Il ne sait comment traiter, comment appréhender le réel qui l'envahit. Il n'a pas de savoir là-dessus [...] il doit faire usage de cet organe supplémentaire, le langage pour aborder ce réel. »

« La puberté pour la psychanalyse n'est pas la cause du malaise de l'adolescence. »

« La puberté est une redite sexualisée après-coup de ce traumatisme du premier temps dans le langage. »

Stevens A., « L'adolescence, symptôme de la puberté », *Les feuillets du Courtil*, 1998, n°15, p. 79-92.

« Au moment où il entre dans l'adolescence, le sujet ne s'est pas encore tout à fait décidé quant à ses choix d'objets [...] il a à décider à ce moment de son choix pour l'existence ».

Axe 3 : Filles et garçons, entre enfance et adolescence

S.FREUD

« *La naissance de la psychanalyse* » [1897], Paris, PUF, 1973.

« La principale différence entre les sexes s'installe à l'époque de la puberté ou une aversion sexuelle non névrotique s'empare de la fille, (et où) la libido s'empare de l'homme. À cette époque en effet disparaît (totalement ou partiellement) chez la femme une autre zone sexuelle qui subsiste chez l'homme. Je veux dire la zone génitale masculine, la région du clitoris, où il apparaît que la sensibilité sexuelle de la femme est concentrée aussi pendant l'enfance. D'où le débordement de pudeur que manifeste la femme à cette époque, jusqu'à ce que la nouvelle zone vaginale soit éveillée, spontanément ou de façon réflexe. D'où peut-être l'anesthésie des femmes, le rôle de la masturbation chez les enfants voués à l'hystérie et l'arrêt de la masturbation lorsqu'elle donne lieu à une hystérie ». (p. 355-356)

« *Les métamorphoses de la puberté* » [1905], *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, PUF, Gallimard, 1962, pp. 141-175.

« On sait que ce n'est qu'à la puberté que s'établit la séparation tranchée des caractères masculin et féminin, opposition, qui, plus que nulle autre, a par la suite une influence déterminante sur le mode de vie des êtres humains. Les prédispositions masculine et féminine sont certes aisément reconnaissables dans l'enfance; le développement des inhibitions de la sexualité (pudeur, dégoût, compassion, etc.) s'accomplit plus précocement chez la petite fille et rencontre moins de résistance chez le garçon; le penchant au refoulement sexuel semble généralement plus grand; lorsque les pulsions partielles de la sexualité se manifestent, elles préfèrent la zone passive. » (p. 160)

« Si l'on veut comprendre comment la petite fille devient femme, il convient de suivre les destins ultérieurs de cette excitabilité clitoridienne. La puberté, qui entraîne chez le garçon la grande offensive de la libido, se caractérise chez la fille par une nouvelle vague de refoulement qui affecte précisément la sexualité clitoridienne. C'est une part de vie sexuelle masculine qui succombe à cette occasion au refoulement. » (p.163).

« Un des problèmes qui surgissent à l'occasion du choix d'objet consiste à ne pas manquer le sexe opposé. » (p. 174)

« *La disparition du complexe d'Œdipe* » [1923] *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 117-122.

« Le complexe d'Œdipe dévoile son importance comme phénomène central de la période sexuelle de la première enfance. Puis, il disparaît ; il succombe au refoulement [...] et le temps de latence lui succède [...] La petite fille qui veut se considérer comme celle que son père aime le plus subit inévitablement un jour ou l'autre une dure punition de la part de son père et se voit chasser de tous les paradis. Le garçon qui considère sa mère comme sa propriété fait l'expérience que celle-ci détourne de lui son amour et sa sollicitude pour les porter sur un nouveau venu ». (p. 117)

« [L'organisation génitale infantile](#) », *La vie sexuelle* [1923], Paris, PUF, 1977, pp. 113-116.

« Au début, en effet, l'accent portait sur la différence fondamentale entre la vie sexuelle des enfants et celle des adultes ; plus tard, ce qui vint au premier plan ce furent les organisations pré-génitales de la libido et ce fait frappant et lourd de conséquences : l'instauration diphasique du développement sexuel. [...] à partir d'elle on a pu reconnaître à quel point l'issue de la sexualité infantile (aux environs de la cinquième année) se rapproche de la forme achevée de la sexualité chez l'adulte. » (p. 113)

« Très souvent ou d'une façon régulière dans l'enfance un choix d'objet s'effectue déjà, du genre de celui que nous avons présenté comme caractéristique de la phase pubertaire du développement [...] C'est là qu'on se rapproche le plus, autant qu'il est possible dans l'enfance, de la forme définitive prise par la vie sexuelle après la puberté [...] Dans l'enfance, la synthèse des pulsions partielles et leur subordination au primat des organes génitaux ne s'accomplit pas ou seulement d'une façon très imparfaite. L'établissement de ce primat au service de la reproduction est donc la dernière phase parcourue par l'organisation sexuelle ». (p. 113-114)

« [Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes](#) », *La vie sexuelle* [1925], Paris, PUF, 1977, pp. 123-132.

« La libido de la petite fille glisse maintenant – le long de ce qu'on ne peut appeler que l'équation symbolique : pénis = enfant – jusque dans une nouvelle position. Elle renonce au désir du pénis pour le remplacer par le désir d'un enfant et, dans ce dessein, elle prend le père comme objet d'amour. La mère devient objet de sa jalousie ; la petite fille tourne en femme. » (p. 130)

« Mais nous accorderons volontiers que la plupart des hommes demeurent bien en deçà de l'idéal masculin et que tous les individus humains, par suite de leur constitution bisexuelle et de leur hérédité croisée, possèdent à la fois des traits masculins et des traits féminins ; si bien que le contenu des constructions théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure reste incertain ». (p. 132)

J.LACAN

« [L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud](#) », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp.493-528.

« Un train arrive en gare. Un petit garçon et une petite fille, le frère et la sœur, dans un compartiment sont assis l'un en face de l'autre du côté où la vitre donnant sur l'extérieur laisse se dérouler la vue des bâtiments du quai le long duquel le train stoppe : "Tiens, dit le frère, on est à Dames ! – Imbécile ! répond la sœur, tu ne vois pas qu'on est à Hommes" [...] Hommes et Dames seront dès lors pour ces enfants deux patries vers quoi leurs âmes chacune tireront d'une aile divergente, et sur lesquelles il leur sera d'autant plus impossible de pactiser qu'étant en vérité la même, aucun ne saurait céder sur la précellence de l'une sans attenter à la gloire de l'autre ». (p. 500-501)

« [La signification du phallus](#) », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 685-695.

« On sait que Freud spécifie [sous le terme de phase phallique] la première maturation génitale : en tant d'une part qu'elle se caractériserait par la dominance imaginaire de l'attribut phallique, et par la jouissance masturbatoire, – que d'autre part il localise cette jouissance chez la femme au clitoris, promu par là à la fonction du phallus, et qu'il semble exclure ainsi dans les deux sexes jusqu'au terme de cette phase, c'est-à-dire jusqu'au déclin de l'Œdipe, tout repérage instinctuel du vagin comme lieu de la pénétration vaginale. » (p. 686-687)

« [Pour un congrès sur la sexualité féminine](#) », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 725-736.

« Bien loin que réponde en effet à ce désir la passivité de l'acte, la sexualité féminine apparaît comme l'effort d'une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté (dont peut-être toute circoncision indique-t-elle la rupture symbolique) *pour se réaliser à l'envi* du désir que la castration libère chez le mâle en lui donnant son signifiant dans le phallus » (p. 735)

« [Position de l'inconscient](#) », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 829-850.

« [La libido] Cet organe de l'incorporel dans l'être sexué, c'est cela de l'organisme que le sujet vient à placer au temps où s'opère sa séparation. C'est par lui que de sa mort, réellement, il peut faire l'objet du désir de l'Autre. Moyennant quoi, viendront à cette place l'objet qu'il perd par nature : l'excrément ou encore les supports qu'ils trouvent au désir de l'Autre : son regard, sa voix. C'est à tourner ces objets pour en eux reprendre, en lui restaurer sa perte originelle, que s'emploie cette activité qu'en lui nous dénommons pulsion (*Trieb*). Il n'est pas d'autre voie où se manifeste dans le sujet d'incidence de la sexualité. La pulsion en tant qu'elle représente la sexualité dans l'inconscient n'est jamais que pulsion partielle. C'est là, la carence essentielle, à savoir de ce qui pourrait représenter dans le sujet, le mode en son être de ce qui y est mâle ou femelle. » (p. 849)

Le Séminaire, livre III, [Les psychoses](#) [1955-1956], Paris, Le Seuil, coll. Champ Freudien, 1981.

« La femme s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme, de même que le sujet mâle s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme. » (p. 193)

« La raison de la dissymétrie [du complexe d'Œdipe chez l'un et l'autre sexe] se situe essentiellement au niveau symbolique, qu'elle tient au signifiant. Il n'y a pas à proprement parler [...] de symbolisation du sexe de la femme comme tel [...] L'un des sexes est nécessité à prendre pour base de son identification l'image de l'autre sexe ». (p. 198-199)

« Le signifiant *être père* est ce qui fait la grand-route entre les relations sexuelles avec une femmes. Si la grand-route n'existe pas, on se trouve devant un certain nombre de petits chemins élémentaire, copuler et ensuite la grossesse d'un enfant ». (p. 330)

Le Séminaire, livre XVIII, [D'un discours qui ne serait pas du semblant](#) [1971], Paris, Le Seuil, coll. Champ Freudien, 2007.

« Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est cordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant. C'est bien ce qui se passe, et il est assez étrange de voir tous les analystes s'efforcer d'en détourner leur regard. Loin

d'avoir toujours plus insisté sur le tournant, sur la crise de la phase phallique, tout leur est bon pour l'éviter. La vérité à laquelle il n'est pas un de ces jeunes êtres parlants qui n'ait à faire face, c'est qu'il y en a qui n'en ont pas, de phallus. Double intrusion au manque, parce qu'il y en a qui n'en ont pas et puis, cette vérité manquait jusqu'à présent. L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour le garçon, qu'il y ait des hommes, pour la fille. Et ce qui importe n'est même pas tellement ce qu'ils éprouvent, c'est une situation réelle, permettez-moi. C'est que pour les hommes, la fille, c'est le phallus, et que c'est ce qui les châtie. Pour les femmes, le garçon, c'est la même chose, le phallus, et c'est ça qui les châtie aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis, et que c'est raté. Le garçon ni la fille d'abord ne courent de risque que par les drames qu'ils déclenchent, ils sont le phallus pendant un moment. » (p. 34)

Le Séminaire, livre XIX bis « [Le savoir du psychanalyste](#) », leçon du 06/01/1972, inédit.

« Les garçons pour ça s'y entendent. Ils se tiennent tous par la main. Ils se tiennent tous par la main, d'autant plus que s'ils ne se tenaient pas par la main, il faudrait que chacun affronte la fille tout seul et ça, ils aiment pas. Il faut qu'ils se tiennent par la main. Les filles, c'est une autre affaire [...] Elles se groupent deux par deux, elles font amie amie avec une amie jusqu'à ce qu'elles aient, bien entendu arraché un gars à son régiment ».

Le Séminaire, livre XX, [Encore \[1972-1973\]](#), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975.

« Assurément, ce qui apparaît sur les corps sous ces formes énigmatiques que sont les caractères sexuels - qui ne sont que secondaires - fait l'être sexué.» (p. 12)

« C'est ce que le discours analytique démontre, en ceci que, pour un de ces êtres comme sexués, pour l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique – j'ai dit *dit* –, le sexe corporel, le sexe de la femme – j'ai dit *de la femme*, alors que justement, il n'y a pas *la* femme, la femme n'est *pas toute* – le sexe de la femme ne lui dit rien, si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps.» (p. 13)

« Rien ne distingue la femme comme être sexué, sinon justement le sexe.» (p. 13)

Les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des signifiants. Un homme, ce n'est rien d'autre qu'un signifiant. Une femme cherche un homme au titre de signifiant. Un homme cherche une femme au titre – ça va vous paraître curieux – de ce qui ne se situe que du discours ». (p. 34)

« Contrairement à ce qu'avance Freud, c'est l'homme - je veux dire celui qui se trouve mâle sans savoir qu'en faire, tout en étant être parlant - qui aborde la femme, qui peut croire qu'il l'aborde, parce qu'à cet égard, les convictions, celles dont je parlais la dernière fois, les *con-victions* ne manquent pas. » (p. 67)

« Il n'y a pas la femme puisque – j'ai déjà risqué le terme, et pourquoi y regarderais je à deux fois ? – de son essence, elle n'est pas toute. » (p. 68)

J.-A. MILLER

«... *Du nouveau! Introduction au Séminaire V de Lacan* », Collection Rue Huysmans, Paris, 2000.

« La formation de l'Idéal du moi pour Lacan est repoussée assez loin dans le développement [...] Pour Gide [...] il considère que son Idéal du moi n'est pas fixé avant qu'il ait treize ou quatorze ans, et même d'une façon développée, dans ses Écrits, il repousse cela vers vingt-ans [...] Nous avons une zone de la psychanalyse où on n'est pas seulement dans la répétition de l'expérience primordiale, mais où des expériences tardives contribuent pourtant à des fixations très profondes et éventuellement définitives. Ce sont des remarques qui ont tout leur intérêt dans le traitement de l'enfant et de l'adolescent ». (p. 58-59)

« *En direction de l'adolescence* », Collection *la Petite Girafe*, n°3, Paris, Navarin/Champ freudien, 2015, p. 191-204.

« [En psychanalyse] on s'intéresse à la différenciation sexuelle telle qu'elle s'entame dans la période pubertaire et post-pubertaire. Pour Freud, la différence des sexes telle qu'elle se configure après la puberté est supprimée pour la durée de l'enfance - c'est une curieuse façon de s'exprimer ». (p. 193)

« Freud note [...] qu'il y a des «prédispositions, reconnaissables dès l'enfance», à la position féminine et à la position masculine. Il remarque à cet égard que les inhibitions de la sexualité et le penchant au refoulement sont plus grands chez la petite fille. La petite fille se montre plus pudique que le petit garçon. Il souligne – c'est plutôt la voie que Lacan empruntera – la précocité de la différenciation sexuelle. La petite fille fait la femme déjà très tôt. C'est plutôt dans ce sens-là qu'il nous dirige [...] Comment pouvons-nous progresser quant à cette prédisposition et à cette différenciation précoce - la petite fille en tant que petite fille, le petit garçon en tant que petit garçon ? ». (p. 193-194)

« La puberté [...] pour Freud comme pour Lacan, représente une scansion sexuelle, une scansion dans le développement, dans l'histoire de la sexualité ». (p. 194)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Bonnaud H., *L'inconscient de l'enfant. Du symptôme au désir de savoir*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2013, p.121.

« Ces questions mobilisent chez elle [Léa] la question du rapport sexuel qui ne peut s'écrire mais aussi le mystère de la féminité. Cette énigme fondamentale de la sexualité est trop mise en scène dans sa vie pour qu'elle puisse s'investir dans un autre savoir. Son symptôme indique qu'un enfant ne peut lire ce qui fonde le rapport entre un homme et une femme sans en être affecté dans son corps et dans son rapport au savoir. »

Brousse M.-H., « *Filles à deux, garçons en bande* », eBook « *Faire couple, liaisons inconscientes* », du *tac au tac*, 22 *Duos de psychanalystes*, Gramophone, 2016.

« Les garçons font couple avec leur organe [...] Les filles jouissent avec leur copine du blabla ».

Deltombe H., *Les enjeux de l'adolescence*, Paris, Éditions Michèle, 2010, p. 20.

« À l'adolescence, il est rare et même impossible que se réalise sans aucune difficulté l'épanouissement sexuel que Freud propose comme idéal dans ses *Trois essais* où il passe en revue toutes sortes de troubles pouvant se produire, de l'ordre de l'inhibition et de la morbidité. »

Dupont L., « Filles à deux, garçons en bande », eBook « *Faire couple, liaisons inconscientes* », du *tac au tac*, 22 *Duos de psychanalystes*, Gramophone, 2016.

« Tourner en rond autour de son phallus, ça fait un peu débile, c'est pour cela qu'il faut mieux tourner en bande. La bande viendrait protéger des questions qui font peur : comment être un homme ou une femme ? Comment rencontre-t-on l'Autre sexe ? Comment les corps peuvent-ils se rencontrer ? La bande c'est le meilleur moyen de se raconter des histoires, et notamment se faire croire que la rencontre avec l'Autre sexe serait possible. »

Leguil C., « Drôle de genre », *Tresses, bulletin de l'ACF-Aquitania*, n°48, juin 2016, p. 87-91.

« Drôle de genre évoque à la fois le regard de l'Autre sur le genre du sujet, l'inquiétante étrangeté du genre pour le sujet lui-même, la surprise qu'est la rencontre avec la question du genre pour chacun. Bref, quelque chose de l'insoutenable légèreté du genre transparaît dans ce "drôle de genre", qui n'est pas un diagnostic, qui n'est pas un symptôme, mais qui désigne le fait que le genre, l'être homme/l'être femme, nous affronte à une irréductible excentricité à nous-mêmes » (p. 87)

« Du point de vue de l'être homme ou de l'être femme, le sujet ne s'éprouve jamais pleinement homme ou pleinement femme, comme si en la matière il y avait toujours une part d'opacité, une part d'étrangeté, une part de mystère qui montre que ni l'état civil, ni l'anatomie, ni l'image du corps, ne suffisent à répondre à la question du genre que l'on a ou du genre que l'on est [...] L'assomption du genre, féminin ou masculin, résulte de la façon dont le sujet parvient à donner une interprétation à ce qui ne relève d'aucune nature ». (p. 87-89)

Naveau L., « Féminité et adolescence », *La petite Girafe*, n°14, 2001, p. 24-29.

« Le point qu'il est proposé [...] concerne ce qui, à cette période étrange, ni ange, ni bête, de la dite adolescence, serait belle et bien une rencontre. Rencontre, non pas avec une femme ou avec un homme, mais avec le féminin, pour les deux sexes. Cette sortie de l'enfance participe d'un choix, choix d'objet certes déjà élaboré dans l'enfance, à la sortie de l'Œdipe, mais qui se réactualise et se renouvelle à l'adolescence avec le choix d'objet amoureux. Autre façon de dire que le sexe, on le choisit ». (p. 24)

Axe 4 : Nouveaux éclats du corps

S.FREUD

« Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, [1914], Paris, PUF, 1969, p. 81-105.

« Le terme de narcissisme provient de la description clinique, et a été choisi en 1899 par P. Näcké pour désigner le comportement par lequel un individu traite son propre corps de façon semblable à celle dont on traite d'ordinaire le corps d'un objet sexuel : il le contemple donc en y prenant un plaisir sexuel, le caresse, le cajole, jusqu'à ce qu'il parvienne par ces pratiques à la satisfaction complète. » (p. 81)

« Le narcissisme [...] ne serait pas une perversion, mais le complément libidinal à l'égoïsme de la pulsion d'autoconservation dont une part est [...] attribuée à tout être vivant ». (p. 82)

« Ce narcissisme qui est apparu en faisant rentrer les investissements d'objet, nous voilà donc amenés à le concevoir comme un état secondaire construit sur la base d'un narcissisme primaire que de multiples influences ont obscurci.

[...] Ce développement, légitime à mon avis, de la théorie de la libido, reçoit un troisième apport de nos observations et de nos conceptions concernant la vie psychique des enfants et des peuples primitifs.

[...] De nos jours, chez l'enfant, dont le développement nous est bien plus impénétrable, nous nous attendons à trouver une attitude tout à fait analogue envers le monde extérieur. Nous nous formons ainsi la représentation d'un investissement libidinal originaire du moi ; plus tard une partie en est cédée aux objets, mais, fondamentalement, l'investissement du moi persiste et se comporte envers les investissements d'objet comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis ». (p. 83)

« Il est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas dès le début, dans l'individu, une unité comparable au moi ; le moi doit subir un développement. Mais les pulsions auto-érotiques existent dès l'origine ; quelque chose, une nouvelle action psychique, doit donc venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner forme au narcissisme ».

(p. 84)

« Les pulsions sexuelles s'étaient d'abord sur la satisfaction des pulsions du moi, dont elles ne se rendent indépendantes que plus tard ». (p. 93)

« La comparaison de l'homme et de la femme montre alors qu'il existe dans leur rapport au type de choix d'objet des différences fondamentales, bien qu'elles ne soient naturellement pas d'une régularité absolue. Le plein amour d'objet selon le type par étayage est particulièrement caractéristique de l'homme. Il présente la surestimation sexuelle frappante qui a bien son origine dans le narcissisme originaire de l'enfant et répond donc à un transfert de ce narcissisme sur l'objet sexuel. Cette surestimation sexuelle permet l'apparition de l'état bien particulier de la passion amoureuse qui fait penser à une compulsion névrotique, et qui se ramène ainsi à un appauvrissement du moi en libido au profit de l'objet. Différent est le développement du type féminin le plus fréquent et vraisemblablement le plus pur et le plus authentique. Dans ce cas, il semble que, lors du développement pubertaire, la

formation des organes sexuels féminins, qui étaient jusqu'ici à l'état de latence, provoque une augmentation du narcissisme originaire, défavorable à un amour d'objet régulier s'accompagnant de surestimation sexuelle. » (p. 94)

« Nous avons appris que des motions pulsionnelles subissent le destin du refoulement pathogène, lorsqu'elles viennent en conflit avec les représentations culturelles et éthiques de l'individu. Par cette condition, nous n'entendons jamais que la personne a de l'existence de ces représentations une simple connaissance intellectuelle, mais toujours qu'elle les reconnaît comme faisant autorité pour elle, qu'elle se soumet aux exigences qui en découlent. Le refoulement, avons-nous dit, provient du moi ; nous pourrions préciser de l'estime de soi qu'a le moi. C'est à ce moi idéal que s'adresse maintenant l'amour de soi dont jouissait dans l'enfance le moi réel. Il apparaît que le narcissisme est déplacé sur ce nouveau moi idéal qui se trouve, comme le moi infantile, en possession de toutes les perfections. Comme c'est chaque fois le cas dans le domaine de la libido, l'homme s'est ici montré incapable de renoncer à la satisfaction dont il a joui une fois. Il ne veut pas se passer de la perfection narcissique de son enfance ; s'il n'a pas pu la maintenir, car, pendant son développement, les réprimandes des autres l'ont troublé et son propre jugement s'est éveillé, il cherche à la regagner sous la nouvelle forme de l'idéal du moi. Ce qu'il projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance ; en ce temps-là, il était lui-même son propre idéal. » (p. 97-98)

« Nous trouvons ici l'occasion d'examiner les rapports de cette formation d'idéal et de la sublimation. La sublimation est un processus qui concerne la libido d'objet et consiste en ce que la pulsion se dirige sur un autre but, éloigné de la satisfaction sexuelle ; l'accent est mis ici sur la déviation qui éloigne du sexuel. L'idéalisation est un processus qui concerne l'objet et par lequel celui-ci est agrandi et exalté psychiquement sans que sa nature soit changée. L'idéalisation est possible aussi bien dans le domaine de la libido du moi que dans celui de la libido d'objet. Par exemple, la surestimation sexuelle de l'objet est une idéalisation de celui-ci. Ainsi, pour autant que sublimation désigne un processus qui concerne la pulsion et idéalisation un processus qui concerne l'objet, on doit maintenir les deux concepts séparés l'un de l'autre. » (p. 98-99)

J.LACAN

Le Séminaire, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* [1954-1955], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1978.

« C'est très drôle, ça comporte une incohérence vraiment étrange qu'on dise – l'homme a un corps. Pour nous, ça fait sens, il est même probable que ça a fait toujours sens, mais que ça a toujours fait sens, mais que ça fait plus sens pour nous que n'importe qui, parce que, avec Hegel et sans le savoir, pour autant que tout le monde est hégélien sans le savoir, nous avons poussé extrêmement loin l'identification de l'homme avec son savoir, qui est savoir accumulé. Il est tout à fait étrange d'être localisé dans son corps, et on ne saurait minimiser cette étrangeté. » (p. 89)

Le Séminaire, livre XX, *Encore* [1972-1973], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975.

« Ce qui fait tenir l'image, c'est un reste. L'analyse démontre que l'amour dans son essence est narcissique, et dénonce que la substance du prétendu objectal – baratin – est en fait ce qui, dans le désir, est reste, à savoir sa cause, et le soutien de son insatisfaction, voire de son impossibilité. » (p. 12)

« Nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit. Cela se jouit que de le corporiser de façon signifiante [...] Jouir à cette propriété fondamentale que c'est en somme le corps de l'un qui jouit d'une part du corps de l'Autre. Mais cette part jouit aussi – cela agréée à l'Autre plus ou moins, mais c'est un fait qu'il ne peut pas y rester indifférent. » (p. 26)

Le phénomène lacanien, [1974], Section clinique de Nice, Nice, 2011.

« L'homme [...] aime son image comme ce qui lui est le plus prochain, c'est-à-dire son corps. Simplement, son corps, il n'en a strictement aucune idée. Il croit que c'est moi. Chacun croit que c'est soi. C'est un trou. Et puis au dehors, il y a l'image. Et avec cette image, il fait le monde ». (p. 23)

Le Séminaire, livre XXIII, *Le sinthome* [1975-1976], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2006.

« Le parlêtre adore son corps, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance – consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. » (p. 66)

J.-A. MILLER

« *L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Dimension autistique du symptôme : les drogues sont un mode de jouir où apparemment on se passe de l'Autre, qui serait même fait pour qu'on se passe de l'Autre et où on fait seul. Bien entendu réservons, mettons de côté, sans l'oublier, qu'en un certain sens le corps lui-même c'est l'Autre, avec un grand A. La jouissance toxicomane est devenue comme emblématique de l'autisme contemporain de la jouissance. Le critère lacanien de la jouissance toxicomane, c'est que ce soit une jouissance vraiment pathologique quand c'est une jouissance qu'on préfère au petit-pipi... loin d'être un adjuvant à la relation sexuelle, est au contraire préférée à la relation sexuelle. » (Cours du 25 mai 1997).

« Lacan s'oppose à Freud en tant que celui-ci disait que la "pulsion génitale existe, soit dire qu'il y a une pulsion qui comporte en elle-même le rapport à l'Autre sexuel. Cette disjonction met en évidence ce qu'il y a d'auto-érotique dans la pulsion elle-même. » (Cours du 25 mai 1997).

« *Biologie lacanienne et événement de corps* », *La Cause freudienne*, n°44, 2000, p. 7-59.

« On peut dire plus simplement que le sujet, à partir du moment où il sujet du signifiant, ne peut s'identifier à son corps, et c'est précisément de là que procède son

affection pour l'image de son corps. L'énorme boursouffure narcissique, qui est caractéristique de l'espèce, procède de ce défaut d'identification subjective au corps. C'est spécialement dans l'hystérie que le défaut d'identification corporelle a été mis en évidence [...] C'est dans la faille de cette identification entre l'être et le corps, c'est en maintenant dans tous les cas que le sujet a un rapport d'avoir avec le corps que la psychanalyse ménage son espace ». (p.17)

« [L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« C'est au niveau du corps qu'on a chance de rencontrer une consistance dans l'expérience. » (Cours du 03 décembre 2008)

« Lacan y rajoute, en quatrième terme et sans trouver son articulation précise avec les trois premiers, la pulsion : besoin, demande, désir et pulsion, dont il fait, dans son enseignement classique, le répondant inconscient de la demande ; il fait, de la pulsion, une chaîne signifiante, mais articulée dans le corps. » (Cours du 10 décembre 2008)

« Et vient le moment où cette logique de l'au-delà est renoncée, où la transcendance qui anime la logique du désir est remplacée par un plan d'immanence. C'est-à-dire une perspective, où le concept de plaisir est résorbé dans la jouissance, où s'oppose, au niveau du signifiant, celui de la substance jouissante, et où Lacan peut dire que la signifiante, l'ordre signifiant, trouve sa raison d'être dans la jouissance du corps, que le sinthome est conditionné non par le langage mais par la langue, en-deçà de toute articulation. Cette porte, que Lacan entrouvre dans son Séminaire XX, Encore, culmine dans son concept du sinthome, qui désigne, dans sa singularité, la substance jouissante. » (Cours du 10 décembre 2008)

« [L'orientation lacanienne. L'être et l'Un](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« La jouissance imaginaire, c'est ce que Lacan a élaboré à partir de la théorie freudienne du narcissisme. La notion de jouissance imaginaire n'est pas élaborée à partir de la théorie des pulsions, elle est élaborée à partir de la théorie du narcissisme. C'est essentiellement la jouissance narcissique de l'image. Et ce statut imaginaire de la jouissance défaille quand il s'agit de rendre compte de la jouissance du symptôme » (Cours du 9 mars 2011)

« [En direction de l'adolescence](#) », *Collection la Petite Girafe*, n°3, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2015, p. 191-204.

« Dans "Les métamorphoses de la puberté", Freud étudie le problème de la transition de la jouissance autoérotique à la satisfaction copulatoire. Lacan pose que cela ne se fait pas, qu'il s'agit d'une illusion freudienne – foncièrement, *je ne jouis pas du corps de l'Autre*, il n'y a de jouissance que du corps propre ou jouissance de son fantasme, des fantasmes. On ne jouit pas du corps de l'Autre. On ne jouit jamais que de son propre corps. » (p. 202-203)

« Je me demandais si, au fond, le corps de l'Autre ne s'incarne pas dans le groupe. La clique, la secte, le groupe ne donnent-ils pas un certain accès à un je jouis du corps de l'Autre dont je fais partie ? Cela peut s'effectuer sous les espèces de la

sublimation : on chante en groupe, je jouis de son accord, on fait de la musique ensemble, cela élève, etc. Mais évidemment, allant vers la sublimation, ça ne satisfait pas directement la pulsion. Une nouvelle alliance entre l'identification et la pulsion ne serait-elle pas possible ? » (p. 203)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Biagi-Chai F., « Jeunesse à la dérive<> radicalisation », *La cause du désir*, n°92, 2016, p. p.77- 83.

« Il rencontre une fille, "comme tout le monde", mais là il faut y mettre du corps et ça ne suit pas : il se dissocie, ça s'effiloche. Quelques baisers et très vite, partie de lui-même, il n'a de cesse que de lui appartenir pour s'appartenir. Il la harcèle, il va jusqu'à pénétrer dans la salle de classe, dans un collège qui n'est pas le sien. Le proviseur porte plainte, sans suite, sans même que l'on s'y intéresse; la jeune fille fait de même, pour SMS envahissants, de jour comme de nuit. Se confronter au sexe, à la mort, c'est se confronter à la castration, au pas-tout. Lui est confronté au vide, à la perte de tout sens critique, à l'absence de division puisqu'impossible. Il est condamné à la nécessité que le corps et les mots fassent Un, fassent Tout, soient réponse et non question. » (p. 80-81)

Bonnaud H, *Le corps pris au mot. Ce qu'il dit, ce qu'il veut*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2015.

« Notre époque donne au corps une valeur primordiale [...] Le corps doit être maîtrisé et s'exhiber comme un phallus bien vivant ». (p. 9)

« Le tatouage par exemple, a pris une dimension esthétique qui donne au marquage une forme de glorification du corps, de monstration habilleuse de dessins et d'écrits à lire, ajoutant un plus-de-jouir [...] Le tatouage aujourd'hui n'écrit plus une marque collective mais la singularité propre à chacun ». (p. 18)

« C'est la question de ce qui est manquant dans l'image du corps sexué qui occupe le devant de la scène. Quelque chose de défaillant, c'est quelque chose qui manque, qui s'évanouit, qui se dissout. » (p. 65)

Chiriaco S., *Le désir foudroyé, sortir du traumatisme par la psychanalyse*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2012.

« Alice était belle, très belle, mais avec son corps, ça n'allait jamais, elle ne savait dire si elle se trouvait maigre ou trop grosse. Selon les moments, elle alternait entre crises de boulimie et épisodes d'anorexie. Elle souffrait de ces conduites alimentaires aberrantes. » (p. 135)

Laurent É., *L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2016.

« Le symbolique n'est plus premier. Le corps est élevé à la dignité du trou que va couvrir, au dehors, une image. Le corps est un trou car c'est ce dont il n'a pas d'idée, pas de représentation. » (p. 99)

Lacadée Ph., *L'Éveil et l'exil. Enseignements psychanalytiques de la plus délicate des transitions : l'adolescence*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2007.

« L'adolescent perçoit souvent les modifications de son corps comme un autre corps qui fait effraction, de façon réelle, dans la tendre insouciance de son enfance et bouleverse les signifiants idéaux de l'Autre parental : pris par un sentiment d'étrangeté devant sa métamorphose, il se heurte à quelque chose d'intraduisible dans la langue de l'Autre, se confronte à une impasse, au sentiment d'un vide teinté de honte. Cette honte, qui hante certaines des plus belles poésies d'Arthur Rimbaud [« La honte », *Œuvre et vie*, p. 287], peut mener au dégoût, à la haine de soi, à la haine de cette chose nouvelle. » (p. 21)

« Cet éprouvé dans le corps ou la pensée, ouvert à tous les sens, c'est ce que Lacan a appelé *jouissance* — en le faisant équivoquer en "jouis-sens". D'échouer à trouver le mot clé pour entrer dans un sens commun, cette jouissance donne au sujet le sentiment d'être à part, *en exil*. » (p. 21)

Lacadée Ph., *Vie éprise de parole. Fragments de vie et actes de parole*, Paris, Éditions Michèle, 2012.

« Au moment de la puberté, le sujet, dont le corps se transforme, affronte cette part d'inconnu devant laquelle les mots défont au point de se heurter à un impossible à dire. [...] Du fait du réel de la puberté, le sujet est exilé de son corps d'enfant et des mots de son enfance, sans pouvoir dire ce qui lui arrive. Le paradoxe auquel il s'affronte alors dans sa rencontre avec l'Autre sexe, c'est l'exil de sa propre jouissance qui au lieu de faire rapport à l'Autre, l'exile encore plus dans une solitude, qu'il ne peut traduire en mots. La tâche de l'adolescent est d'avoir à inventer un nouage afin de gérer l'altérité radicale de l'Autre sexe ». (p. 65-66)

Lebovits-Quenehen A., « *Les objets de la modernité appareillés au corps* », *Terre du Cien*, n°29/30, 2010, p.62-63.

« Les *no life* ont bien cependant une vie, virtuelle certes, mais une vie tout de même. Pourtant, ont-ils seulement un corps ? En vérité, il faut être aveugle pour ne pas voir qu'ils en ont un. Car les corps disparaissent peut-être d'un côté (celui du lien social) mais réapparaissent de l'autre [...] De ce corps, on jouit. Les objets technologiques, dans lesquels le corps trouve un prolongement et la matière d'une satisfaction, nous introduisent à un plaisir d'un type particulier, potentiellement illimité ». (p. 62-63)

Leguil F., « *D'un gouffre à l'autre* », *Par Lettre*, n°24, bulletin de l'association de la Cause freudienne Rhône-Alpes, 2008, p. 12-23.

« L'adolescence confronte le sujet avec l'actualité de ce qui lui arrive, que l'on réduit peut-être trop vite à ce qui lui arrive dans le corps, bien que cela "parte par là" » (p. 12)

Marty M.-C, Pourtau A., *Adolescents de l'illimité*, Lyon, Chronique Sociale, 2015.

« L'adolescence, c'est encore l'enfance et déjà plus l'enfance, la métamorphose du corps vers sa forme adulte. C'est le bafouillage des pulsions, une recherche désordonnée de l'identité et pour certains, une mission impossible à mener. ». (p. 79)
« Les corps des adolescents de l'illimité semblent en pièces détachés (bouches béantes, regards captivés, douleurs cisailantes...), morcellement accentué par l'effet de la tentation de l'immédiat et des pulsions génitales liées à leur âge : leurs corps

endiablés, comme démantibulés par un état de tension permanente, appelle la nécessité de les contenir. » (p. 20)

Roy D., « Jeunesse des ados », *Hebdo Blog*, n°65, mars 2016, <http://www.hebdo-blog.fr/jeunesse-des-ados>

« Parce qu'un élément hétérogène, une nouvelle satisfaction, entre en jeu, du fait des « métamorphoses de la puberté », qui vient introduire un moment de crise à la fois dans l'Autre, qui ne peut en répondre, et un moment de crise dans le corps, dont l'image est trouée par cette jouissance, que Lacan désigne comme jouissance phallique. Cette jouissance « neuve », hors-corps, vient s'interposer entre celles qui se distinguent comme filles et ceux qui se distinguent comme garçons. Ainsi commencent les embrouilles entre les sexes, dans les meilleurs des cas. Une certaine embrouille dans la langue, qui noue l'Autre et le corps, en témoigne. »

« Segui L., « Le discours du maître dans la société adolescente », *Mental*, n°23, 2009, p. 55-61.

« La série enfant-pubère-adolescent décrit bien ces sujets qui tout d'un coup deviennent gauches, qui se heurtent aux meubles — voir à d'autres sujets, dont certains, étranges, appelés adultes — parce qu'il y a un corps en transformation duquel on ne sait rien, et une économie libidinale qui cherche un chemin qu'on ne connaît pas non plus. » (p. 60-61)

Skriabine P., « Le corps dans les structures cliniques », *Accès à la psychanalyse*, Bulletin de l'association de la Cause freudienne Val de Loire-Bretagne, n°6, 2014, p. 161-168.

« Le symptôme du névrosé, même si de la jouissance s'y fixe, se structure dans le registre du symbolique, et si des éléments du corps y sont mis en jeu, c'est en tant que signifiants qui viennent se substituer à d'autres signifiants refoulés. Ceci est bien à différencier d'avec la production, dans la psychose, d'une suppléance qui, comme moyen de contenir, de délimiter la jouissance, peut, entre autres, inscrire et localiser cette jouissance sur le corps. » (p. 164).

Axe 5 : Le savoir est un événement

S.FREUD

Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient [1905], Paris, Gallimard, 1988.

« Ce plaisir, il se le voit progressivement défendre, jusqu'à ce que les seuls assemblages de mots autorisés qui leur restent soient ceux qui ont un sens. Puis, c'est encore durant des années qu'il s'efforcera de passer par-dessus les limites qu'on lui a apprises dans le domaine de l'emploi des mots, et ce, en déformant ces derniers grâce à l'ajout de certaines appendices, en changeant leur forme grâce à certains procédés (réductions, langage tremblé) ou même en se fabriquant un langage propre pour l'utiliser avec ses compagnons de jeux. » (p. 235-236)

« *Sur la psychologie du lycéen* » *Résultats, idées, problèmes*, Tome 1, [1914], Paris, PUF, 1984, p. 227-231.

En tant que psychanalyste, il me faut m'intéresser davantage aux processus affectifs qu'aux processus intellectuels, davantage à la vie psychique inconsciente qu'à la vie psychique consciente. Mon saisissement lors de la rencontre de mon ancien professeur de lycée m'exhorte à faire une première confession : je ne sais ce qui nous sollicita le plus fortement et fut pour nous le plus important, l'intérêt porté aux sciences qu'on nous enseignait ou celui que nous portions aux personnalités de nos maîtres [...] Nous brigions leurs faveurs ou nous détournions d'eux, imaginions chez eux des sympathies ou des antipathies, qui vraisemblablement n'existaient pas, nous étudions leurs caractères et formions ou déformions les nôtres au contact des leurs ». (p. 228-229)

« Dans la seconde moitié de l'enfance s'amorce un changement de cette relation au père dont on ne saurait surestimer l'importance. Le garçon commence à partir de sa chambre d'enfant, à regarder au-dehors dans le monde réel, et voilà qu'il faut lui faire des découvertes qui ruinent sa haute estime originaire du père et favorisent son détachement d'avec ce premier idéal [...] C'est dans cette phase de développement du jeune individu que survient sa rencontre avec les maîtres » (p. 230)

« Sans référence à la chambre d'enfant et à la maison familiale notre comportement à l'égard de nos maîtres ne saurait être compris, mais pas davantage excusé. » (p. 231)

J.LACAN

« *Le stade du miroir* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

« Ce moment où s'achève le stade du miroir [...] fait décisivement basculer tout le savoir humain dans la médiation par le désir de l'autre ». (p. 98)

Le Séminaire, livre XVIII, *L'envers de la psychanalyse* [1969-1970], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1991.

« [À propos de la découverte de Freud de l'inconscient Lacan dit] : " Quand un sujet vient tout à coup à le rencontrer, à toucher à ce savoir auquel il ne s'attendait pas, il se trouve, lui qui parle, ma foi, bien dérouté.

Freud a dit, aux sujets — Parlez, parlez donc, faites donc comme l'hystérique, on va bien voir quel est le savoir que vous rencontrez et la façon dont vous vous y êtes aspiré, ou au contraire dont vous le repoussez, on va voir ce qui se passe [...]. C'est ceci, que l'essentiel de ce qui détermine ce à quoi on a affaire dans l'exploration de l'inconscient, c'est la répétition" ». (p. 98-99)

J.-A. MILLER

« *L'enfant et le savoir* », *Collection la Petite Girafe n°1*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2011, p. 13-21.

« Une phobie telle qu'elle se révèle dans une cure, c'est une élucubration de savoir *sur la peur sous la peur*, dans la mesure où elle est son armature signifiante. » (p. 13)

« L'enfant entre dans le discours analytique comme un être de savoir, et pas seulement comme un être de jouissance. Son savoir est respecté comme celui d'un sujet de plein exercice [...] C'est un savoir respecté dans sa connexion à la jouissance qui l'enveloppe, qui l'anime, et dont on peut même dire qu'elle se confond avec lui. [...].C'est l'enfant, dans la psychanalyse, qui est supposé savoir, et c'est plutôt l'Autre qu'il s'agit d'éduquer, c'est à l'Autre qu'il convient d'apprendre à se tenir ». (p. 18-19)

« *En direction de l'adolescence* », *Collection la Petite Girafe n°3*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2015, p. 191-204.

« L'incidence du monde virtuel, dans lequel les adolescents vivent davantage que ceux qui comme moi sont déjà d'une autre génération, est que le savoir, jadis déposé dans des adultes, ces êtres parlants qu'étaient les éducateurs, les parents étant compris dans les éducateurs - il fallait leur médiation pour accéder au savoir-, est désormais disponible automatiquement sur simple demande formulée à la machine. Le savoir est dans la poche, il n'est plus l'objet de l'Autre » (p. 196-197)

« Le père est devenu une des formes de symptôme, un des opérateurs susceptible d'opérer un nouage des trois registres. Autrement dit, sa fonction qui fut éminente s'est dégradée à mesure que les contraintes naturelles étaient rompues par le discours de la science. Ce discours, qui nous a amené les manipulations de la procréation, a fait aussi que, via les gadgets de communication, la transmission du savoir et les manières de faire, d'une façon générale, échappent à la voix du père. » (p. 199)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Bonnaud H., *L'inconscient de l'enfant. Du symptôme au désir de savoir*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2013.

« Le savoir scolaire n'a pas d'attrait pour elle. C'est un savoir qui ne s'inscrit pas comme sublimation. Car ce qu'elle veut savoir n'est pas lisible. Il lui faut sans cesse le chercher, l'épier, le découvrir, mais c'est en vain. Léa s'est mise au service de la

féminité perdue de sa mère ; en hystérique précoce, elle la surclasse de sa féminité naissante et en jouit. » (p. 124)

Bosquin-Caroz P., « Le savoir toujours inédit », *Collection La Petite Girafe*, n°2, Paris, Navarin/ Le Champ Freudien, 2013, p.199-206.

« Tout en faisant résonner l'équivoque entre apprendre et à prendre, Lacan souligne dans son Séminaire Encore, que le savoir est à prendre dans l'Autre, ce pourquoi, dit-il, qu'il est fait d'apprendre. Le statut même du savoir implique qu'il y en a déjà dans l'Autre, et qu'il est à prendre. Ce savoir à prendre a un prix, car il s'agit d'y mettre un coût pour aller le chercher et surtout pour en jouir. Ainsi, note Lacan, la fondation d'un savoir est que la jouissance de son exercice est la même que celle de son acquisition. Il insiste ici sur la valeur d'usage du savoir, corrélé à la jouissance au sens du plus-de-jouir. » (p. 201)

Lacadée Ph., *L'éveil et l'exil*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2007.

« Aichhorn oriente ses entretiens avec les adolescents qu'il reçoit non pas sur la vérité mais sur le savoir : savoir le réel auquel l'adolescent a eu affaire, celui qui a déterminé son passage à l'acte, et à partir duquel il s'est trouvé en situation de carence ». (p. 99)

« Pour qu'un sujet consente à rentrer dans le savoir de l'Autre, à s'orienter vers lui, il faut qu'il lâche cette position de jouissance, qu'il se sente "divisé" et attiré vers ce que l'Autre a à lui transmettre ». (p.162)

« Dans l'éducation comme dans l'enseignement, on en fait l'expérience, le moment où ce qui est transmis est "passé", compris, c'est le moment de la mise en route de quelque chose d'intérieur. Une fois que ce déplacement intérieur est opéré - où ce qui est "placé" peut se placer - ça se met à bouger tout seul. Et ce déplacement s'opère à travers la parole : c'est en prenant la parole que les enfants apprennent ». (p.166)

Lacadée Ph., « *Les adolescents, à l'avant-garde* », *Mental*, n°23, 2009, p.65-84.

« Enfin Freud nous dit comment l'adolescent entend offrir ses services au savoir, en tant que ce savoir est une arme pour combattre dans la vie et peut être une "consolation sans égale" à ce qui peut faire errements ou douleurs. » (Commentaire de Philippe Lacadée du texte de Freud sur le suicide), (p. 66)

« Les désirs de l'enfant sont tellement sollicités qu'ils se sont transformés en impératifs de jouissance qui répondent à la gourmandise de son surmoi, sans qu'il apprenne ou sache demander à l'Autre [...] L'enfant est devenu un enfant instrumentalisé, un enfant client, consommateur...Il a tout et devient incapable de supporter le manque et de nommer ce qu'il désire. Un vouloir jouir s'est installé à la place d'un désir de savoir ». (p. 71-72)

« L'enfant est directement branché sur un monde sans la médiation de l'Autre. Le drame paradoxale de l'humain est là: l'enfant a accès à un monde virtuel sans la présence désirante et énigmatique de l'Autre [...] sans la présence de celui qui éduque en disant ce qu'il faut faire ou pas, qui ouvre au monde de l'éthique et qui attribue des qualités aux choses, sans lui l'adolescent est livré au monde de tous les

possibles, à une imagination en prise directe sur l'image virtuelle qu'il réalise, qui le pousse à un jour maximum. » (p. 72-73)

Leduc C., « Les enfants du numérique », *Hebdo Blog* n°66, mars 2016, <http://www.hebdo-blog.fr/enfants-du-numerique>

« Certes, la structure même d'internet témoigne de l'illimité : on va de site en site, potentiellement à l'infini, là où le livre, par exemple, contient a priori un savoir fini. Mais ce n'est qu'en apparence, car pour saisir ce savoir, il faudra souvent faire appel à d'autres livres, et potentiellement à l'ensemble du savoir humain si son objet est particulièrement ardu, et touche au réel ».

« Ce qui va s'attraper d'un savoir et faire du même coup limite, car on aura compris telle chose et pas telle autre, on se le sera approprié, c'est un point nodal entre le désir et la jouissance qui fait ainsi limite : il y faut le désir sous la forme minimale de l'énigme, d'une question, qui mobilise donc la structure signifiante et il y faut la jouissance sous la forme de la répétition, c'est-à-dire de la trace primordiale du signifiant, de la frappe du signifiant sur le corps ».

« Segui L., « Le discours du maître dans la société adolescente », *Mental*, n°23, 2009, p. 55-61.

« Le postulat que rien n'est impossible et que la satisfaction doit être immédiate — au service de laquelle répond l'invasion des gadgets, des jeux virtuels, objets avec lesquels en somme les parents eux-mêmes tentent de combattre leur angoisse et qui sont donnés à leurs enfants avant même que ceux-ci ne les désirent — est en relation proportionnelle à la frustration de ne pas avoir / ne pas savoir » (p. 61)

« La crise familiale et la chute des idéaux traditionnels, en particulier la dévalorisation de l'autorité du père, ont favorisé l'instauration de valeurs substitutives devant lesquelles la désorientation des adultes provoque d'authentiques ravages. *La société adolescente* se caractérise par l'immatunité, l'ignorance et une déresponsabilisation généralisée qui délègue au maître par excellence, ici l'Autre de la loi, incarné dans la police, les juges, les éducateurs, le monde psy, celui supposé savoir faire avec ce qu'on a renoncé à comprendre. » (p. 61)

Seynhaeve B., « Les désarrois de l'adolescence hier et aujourd'hui », *Hebdo Blog* n°65, mars 2016, <http://www.hebdo-blog.fr/les-desarrois-de-ladolescence-hier-et-aujourd'hui>

« À l'ère du numérique, les jeunes aujourd'hui inventent de nouvelles solutions pour quitter le lien familial et pour sortir de la solitude que provoque ce moment. De nouveaux liens vont se créer ».

Skriabine P., « Le corps dans les structures cliniques », *Accès à la psychanalyse*, Bulletin de l'association de la Cause freudienne Val de Loire-Bretagne, n°6, Angers, 2014, p. 161-168.

« Dans la psychose, au point où, en opposition symbolique au sujet, est appelé dans l'Autre ce signifiant forclus du Nom-du-Père se découvre un trou, une inconsistance du symbolique, et corrélativement se produit un trou correspondant à la place de la signification phallique, marque de la mise en défaut radicale de la fonction phallique.

À ce défaut, le sujet va tenter de suppléer par une production, une construction, un artifice : le délire comme tentative de guérison, la production littéraire, artistique, voire artisanale, mais aussi la mise en jeu du corps peuvent faire suppléance ».

Zuliani É., « [Sur le bout de la langue](#) », *Collection la Petite Girafe n°2*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2011, p. 11-14.

« C'est de ce lieu insolite — le bout de la langue — que l'on peut avoir une vue originale sur ce qu'est le savoir. Sur le bout de la langue, le savoir se révèle comme défaillant tout en se manifestant comme à venir. » (p. 11)

Axe 6 : Symptômes dans la socialisation

FREUD

« *Psychologie des foules et analyse du moi* », [1921], *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 116-217.

« Il y a un troisième cas de formation de symptôme, particulièrement fréquent et significatif, où l'identification fait totalement abstraction du rapport objectal à la personne copiée. Quand, par exemple, l'une des jeunes filles d'un pensionnat vient de recevoir, de celui qu'elle aime en secret, une lettre qui suscite sa jalousie et à laquelle elle réagit par une crise d'hystérie, quelques-unes de ses amies, au courant du fait, vont alors attraper cette crise, comme nous le disons, par la voie de la contagion psychique. Le mécanisme est celui d'une identification fondée sur la capacité ou la volonté de se mettre dans une situation identique. Les autres aimeraient aussi avoir un rapport amoureux secret et, sous l'influence de la conscience de culpabilité, elles acceptent aussi la souffrance qui s'y rattache. » (p. 169-170)

Inhibition, symptôme, angoisse [1926], Paris, PUF, 1951.

« Le symptôme serait le signe et l'indice d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu ; il serait un résultat du processus de refoulement. » (p.7).

Malaise dans la civilisation [1929], Paris, PUF, 1971, p. 22-23.

« On sait bien qu'à l'aide du "briseur de soucis", l'on peut à chaque instant se soustraire au fardeau de la réalité et se réfugier dans un monde à soi qui réserve de meilleures conditions à la sensibilité. Mais on sait aussi que cette propriété des stupéfiants en constitue précisément le danger et la nocivité. Dans certaines circonstances ils sont responsables du gaspillage de grandes sommes d'énergie qui pourraient s'employer à l'amélioration du sort des humains. » (p.23)

J. LACAN

« *Pour un congrès sur la sexualité féminine* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 725-736.

« Comment situer les effets sociaux de l'homosexualité féminine, par rapport à ceux que Freud attribue, sur des supposés fort distants de l'allégorie à quoi ils se sont réduit depuis, à l'homosexualité masculine : à savoir une sorte d'entropie s'exerçant vers la dégradation communautaire. »

Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet [1956-1957], Paris, Seuil, champ freudien, 1994.

« Ceci suffit à ouvrir un problème fort grave que nous ne pouvons pas ne pas poser en effet — que signifie l'issue d'une enfance, et d'une adolescence, et d'une maturité normales ? Il y a une distinction essentielle à faire, que nous indiquent la notion d'objectivité comme l'expérience la plus élémentaire. On ne peut nullement confondre l'établissement de la réalité, avec tous les problèmes d'adaptation qu'elle pose du fait qu'elle résiste, se refuse, est complexe, et la notion plus ou moins implicitement visée dans ces textes eux-mêmes sous les termes différents d'objectivité et de plénitude de l'objet. Cette confusion est articulée, de telle sorte que l'objectivité se trouve présentée dans tel texte comme caractéristique de la relation à

l'autre dans sa forme achevée. Tout au contraire, il y a assurément une distance entre ce qui est impliqué par une certaine construction du monde considérée comme plus ou moins satisfaisante à telle époque déterminée, et, d'autre part, l'établissement de la relation à l'autre dans son registre affectif, voire sentimental, comportant la prise en considération des besoins, du bonheur, du plaisir de l'autre. La constitution de l'autre en tant que tel, c'est à dire en tant qu'il parle, c'est à dire en tant qu'il est un sujet, nous porte certainement beaucoup plus loin. » (p. 21)

Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome [1975-76], Paris, Seuil, champ freudien, 2005.
« Les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. » (p. 17)

« *Discours sur les psychoses de l'enfant* » [1967], *Autres écrits*, Paris, Seuil, Paris, 2001, p. 362- 371.

« Le facteur dont il s'agit, est le problème le plus brûlant à notre époque, en tant que, la première, elle a à ressentir la remise en question de toutes les structures sociales par le progrès de la science. Ce à quoi, pas seulement dans notre domaine à nous, psychiatres, mais aussi loin que s'étendra notre univers, nous allons avoir à faire, et toujours de façon plus pressante, à la ségrégation. » (p. 362)

J.-A. MILLER

« *L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« L'objet *a* est à la fois ce qu'il faut à la pulsion en tant qu'auto-érotique et c'est aussi ce qu'il faut aller chercher dans l'Autre » (25/05/1997)

« *L'orientation lacanienne. Le désenchantement de la psychanalyse* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« La catégorie d'otaku au Japon] concerne un comportement d'adolescents qui deviennent fanatiques d'une zone très restreinte des nouvelles technologies [...] ou bien de certains type d'illustrés, d'une idole [et] ils accumulent un savoir aussi complet que possible sur ça en se tenant au courant toujours du dernier cri, et dont on note alors le désintérêt complet qu'il portent à leurs contemporains à part ça. "Un otaku préfère rester seul pour poursuivre en paix son hobby." » (Cours du 22 mai 2002)

« *Une fantaisie* », *Mental*, n°15, 2005, p. 9-27.

« Les symptômes sont symptômes du non-rapport sexuel. Ça veut dire que sans doute ils sont articulés en signifiants, mais c'est secondaire, c'est leur bavardage. Les symptômes ne sont pas essentiellement des messages. Ils sont avant tout des signes du non-rapport sexuel, éventuellement des signes de ponctuation. » (p. 25)

« *En deçà de l'inconscient* », *La cause du désir*, n°91, Paris, Navarin, 2015, p. 97-126.

« Les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. Là il n'est pas question de l'architecture des pulsions et de leurs éventuelles substitutions [...] On se

contente de mettre en valeur la résonance corporelle de la parole, l'écho du dire dans le corps ». (p.121)

« [En direction de l'adolescence](#) », *Collection la Petite Girafe* n°3, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2015, p. 191-204.

« Le savoir est dans la poche, il n'est plus l'objet de l'Autre. » (p. 197)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Berger V., « [Idéal du moi–moi idéal](#) », *Silicet*, Paris, 2015 p. 137-139.

Alors si le nouvel ordre I(A) devint S1, quels en sont les effets sur le sujet? Jusqu'où va la disjonction avec la pulsion? Quelles conséquences sur les productions symptomatiques? Quelle débilité mentale? » (p.139)

Bonnaud H., *L'inconscient de l'enfant, du symptôme au désir de savoir*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2013, p. 59-68.

« Or, si le symptôme est un *vouloir dire*, il est aussi une jouissance qui s'impose au sujet. En effet, très vite, Freud se rend compte que la disparition du symptôme ne provoque pas la guérison ? Mais bien plutôt l'apparition d'un autre symptôme ou bien le retour du même. Car le symptôme est aussi satisfaction libidinale. Sa répétition montre que le sujet, tout en ne voulant plus lui être assujetti, éprouve une jouissance qui le dépasse dans l'accomplissement même du symptôme.». Cas d'Aline pour illustrer ce chapitre du symptôme est un dire. (p. 61)

« Le symptôme n'est pas la maladie. Il n'en est que le petit bout qui se voit et dérange. Il est ce qui sert à recouvrir la plaie et trompe son monde. [...] Pour [la psychanalyse], le symptôme appartient à un sujet particulier dans sa relation à l'Autre — y compris quand celle-ci est absente ou rompue" Illustration de ce chapitre par deux cas d'adolescents ». (p. 64)

Deltombe H., *Les enjeux de l'adolescence*, Paris, Éditions Michèle, 2010, p.63-72.

« Ainsi les symptômes se développent non pas par identification à un trait du père mais plutôt sous forme d'épidémies : les adolescents se reconnaissent entre eux par des symptômes leur donnant une identité commune. Cela comporte un risque, qui est devenu un phénomène de société, celui de croire que les symptômes qui se manifestent à l'adolescence ne seraient que des indices d'appartenance à une classe d'âge. Alors qu'en fait, un symptôme même partagé par beaucoup d'adolescents, reste un signe d'appel individuel pour résoudre une souffrance qui ne cesse pas ». Hélène Deltombe illustre cela par un cas clinique (p. 66-69)

Gueguen P.-G., « [Au-delà du narcissisme, le corps de chair est hors sens](#) », *Hebdo blog*, n°70, 15/05/16.

« Lacan, contrairement à Freud, soumet la jubilation du narcissisme qui procure une unité imaginaire du corps à l'autorisation d'un Autre symbolique. Or cet Autre, celui du structuralisme, il saisit très vite qu'il est incomplet et qui plus est inconsistant (c'est ce qui apparaîtra au fil de sa construction du graphe : pour le dire il se sert du mathème S de A barré). Dès lors le corps ne peut plus se concevoir comme une image unifiante qu'un Autre de la Loi octroierait pour toujours.»

Lacadée Ph., *L'éveil et l'exil*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2007.

« Quand échoue le processus de traduction, le processus de nomination, surgit le trouble de la conduite comme formation de l'inconscient plus longue, plus continue que ne l'est le symptôme freudien. Là où le symptôme opère un nouage entre le signifiant et le corps, une pratique de rupture condamne le sujet à vagabonder, loin de toute inscription signifiante l'ancrant au champ de l'Autre. » (p. 30)

Leguil C., « *Études* », Paris, SER-SA, 2004.

« Le rapport de l'adolescence à la mort, voire la fascination pour la mort, n'est pas propre à notre époque. Il y a en effet une affinité entre « difficulté à exister » à l'adolescence et « attirait pour la mort » sous toutes ses formes - qu'il s'agisse du simple spleen, du goût pour le risque, du jeu avec la mort ou, pire, de la tentative de suicide. » (p. 754)

« Le mode de surgissement de cette pulsion de mort chez les adolescents de la fin du XXe siècle et du début du XXIe, sous la forme du suicide altruiste, de l'agression de l'autre et du massacre de ses pairs, de ses proches ou de ses « maîtres », est un symptôme de notre temps. » (p. 755)

Marty M.-C et Pourtau A., *Adolescents de l'illimité*, Lyon, Chronique Sociale, 2015.

« Corps d'abord - face au désordre chaque adulte crée des filets de protection pour les corps : isoler l'agité, proposer des marches silencieuses, initier un match de foot pour les pieds qui piétinent [...] réintroduire du temps dans l'espace rétracté du pulsionnel est indispensable, en acte, quand les mots n'y suffisent pas ». (p.13)

« Pris dans le discours moderne de l'évaluation de la norme, et du calcul des risques, les adolescents de l'illimité sont aujourd'hui l'objet de "signalements" et "d'informations préoccupantes". Ils mobilisent une surveillance accrue de leurs conduites à haut risque : leurs jouissances sont traquées, évaluées, quantifiées, leurs comportements sont chiffrés. [...] mais les professionnels qui attendent de ces adolescents une demande d'aide, souhaitent leur transmettre une pédagogie du parcours de vie, ou encore tentent de les normaliser [...] Devant leurs manifestations aussi incompréhensibles qu'insistantes, les professionnels se découragent et démissionnent. C'est pourquoi les adolescents de l'illimité sont très souvent les enfants des mains-levées ». (p. 59)

Naveau L., « *Addicts ou inventifs ?* », *Accès à la psychanalyse, Bulletin de l'association de la Cause freudienne Val de Loire-Bretagne*, n°7, 2014, p. 13-18.

« Mais la psychanalyse lacanienne a pour boussole l'objet a et J.-A Miller écrit ainsi le mathème de la modernité : a (l'objet)>I (l'idéal). Ainsi la boussole se trouve-t-elle dans l'objet plutôt que dans l'idéal. De même pour les adolescents, c'est cette boussole de l'objet qui fonctionne et qui, parfois, prend la place du partenaire et des idéaux mis à mal. » (p. 16)

« Si le rapport à l'objet technique peut être vécu sur le mode d'une addiction ou d'une pathologie, qui favoriserait un certain autisme des jeunes sujets qui s'y adonnent, en devenant leur partenaire électif aux dépens d'un partenaire en chair et en os, le réseau n'est-il pas aussi une tentative de solution face à cet autisme généralisé ? En inventant un usage original de l'objet, en le partageant, en l'adressant à l'Autre sous la forme d'un ensemble de relations ou d'amis, ne tente-t-il

pas de réinventer un lien social, dont il a quelque chose à nous dire lorsque nous le rencontrons. » (p. 17)

Roy D., « Protection de l'adolescence », *Tresses, Bulletin de l'Association de la Cause Freudienne – Aquitania*, n°33, 2009.

« Dans l'enfance, du fait de jouer la partie sous l'autorité des parents, cela fait promesse : promesse qu'à tout moment, vous allez pouvoir récupérer votre mise. La crise de l'adolescence repose sur la rupture inévitable de cette promesse et elle sera d'autant plus violente que les parents ou les éducateurs auront ramené leur autorité à eux-mêmes, alors qu'elle est tout juste le relais de l'autorité du signifiant, de la promesse que fait le discours à chaque petit d'homme : scilicet "tu peux savoir". La voie commune est alors celle que l'orientation lacanienne met en valeur, à savoir la voie symptomatique comme réponse du sujet face à ces métamorphoses, le temps de s'y faire » (p. 17)

Roy D., « Jeunesse des ados », *Hebdo blog*, n°65, 20/03/16.

« À défaut de cet effet de coupure – symptomatique le plus souvent –, qui localise la jouissance et la répartit dans les semblants du sexe, prolifèrent des mises en actes qui font coupures sur le corps ou qui nient toute coupure : scarifications, anorexie-boulimie, recours à des substances marquées d'interdiction. »

« Depuis toujours, au temps de la jeunesse, le parlêtre est une plaque sensible sur laquelle s'enregistrent toutes les crises du discours courant, crises dans la représentation, crises dans les modes de jouir. Aujourd'hui, le moment critique dans le social s'oriente vers un nouveau rapport à l'objet et au corps de l'autre plutôt que vers les idéaux. Les signifiants qui indexent ce nouveau rapport sont ceux « d'addiction » et de « harcèlement », sollicitant chaque « ado » à prendre position face à ces nouveaux réseaux. Avec les jeunes qu'il rencontre, un psychanalyste peut relever le pari de dégager les signifiants particularisés et les objets qui valent. »

Stevens A., « L'adolescence, symptôme de la puberté », *Les feuillets du Courtil*, 1998, n°15, p. 79-92.

« C'est pour ça que le symptôme à la fin de l'enseignement de Lacan n'est plus considéré comme de structure fondamentalement symbolique, signifiante, ou comme venant à la place du père, mais plutôt comme relevant fondamentalement de la jouissance, comme mode de jouissance d'un sujet. C'est pour ça que le symptôme à la fin de l'enseignement de Lacan n'est plus considéré comme de structure fondamentalement symbolique, signifiante, ou comme venant à la place du père, mais plutôt comme relevant fondamentalement de la jouissance, comme mode de jouissance d'un sujet. »

« Les passages à l'acte sont une réponse classique au fantasme qui défaille. Lacan dans son Séminaire "L'angoisse" montre bien dans un tableau qui reprend inhibition, symptôme et angoisse que le grand barrage à l'angoisse c'est le symptôme. Lorsque le symptôme défaille, c'est le cas lorsque surgit un réel, on trouve l'acting-out ou le passage à l'acte selon les cas. Ils servent de derniers barrages à l'angoisse. On a alors le suicide contre l'angoisse, comme sortie de la scène pour éviter l'angoisse. »

T'es Sérieux ! (Ce que disent les autres psychanalystes qui ne sont pas de notre champ, artistes, politiques...)

Axe 1 : La construction de l'adolescence

Deutsch H., *Problèmes de l'adolescence*, Paris, Payot, 1991.

« Beaucoup d'adolescents sont troublés par le fait que l'image que leurs parents leur donnent de la génération "Mûre" s'obscurcit en quelque sorte à leurs yeux lorsqu'ils ont découvert que les parents eux-mêmes se trouvent encore, dans bien des cas, engagés dans leur propre adolescence, celle-ci n'ayant jamais été achevée [...] Pour un observateur qui a été le témoin de trois régimes socialement et culturellement différents, c'est une expérience du plus haut intérêt que de tenter de déterminer le degré d'influence réellement exercé par des différences de conditions extérieures, sur des individus adolescents, en particulier dans la formation de groupes sociaux qui se constituent en général sur les base d'un développement physiologique identique ». (p. 5-7)

Freud, A., *L'enfant dans la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1968.

« J'admets qu'il est normal pour un adolescent d'avoir pendant très longtemps un comportement incohérent et imprévisible, de combattre ses pulsions et de les accepter, de les maintenir à distance et d'être débordées par elles, d'aimer ses parents, de les haïr, de se révolter contre eux et de dépendre d'eux [...] De telles fluctuations entre les opposés extrêmes paraîtront tout à fait anormales à tout autre moment de la vie ». (p. 265)

Forget J.-M., *L'adolescent face à ses actes ... et aux autres*, Paris, Érès, 2005.

« Le temps de l'acte est spécifique de l'adolescence puisqu'il s'agit pour un sujet de la mise en jeu de sa subjectivité dans la société [...] Les manifestations de l'adolescent peuvent se révéler être des symptômes de notre monde actuel et peuvent permettre d'en repérer quelques travers ». (p. 9 et 11).

Jeammet Ph, Corcos M., *Évolution des problématiques à l'adolescence*, Rueil-Malmaison, Doin, 2001.

« Il est aisé de percevoir à quel point le corps vient tout naturellement au premier plan à l'adolescence puisque le processus même de l'adolescence est intimement lié aux transformations physiologiques de la puberté, c'est-à-dire aux modifications du corps et au passage d'un corps d'enfant à un corps devenu apte à agir les pulsions dans la double dimension de la sexualité et de l'agressivité. » (p. 18)

Huerre P., « Histoire de l'adolescence : rôle et fonction d'un artifice », *Journal français de psychiatrie*, n°14, 2001, p. 6-8.

« Si le mot d'origine lui-même, *adulescens*, existait déjà dans la Rome antique, l'analogie s'arrête là. Étymologiquement, *adulescens* signifie « celui qui est en train de croître » et ne se réfère à aucune catégorie d'âge en particulier. À Rome, seuls les jeunes hommes de 17 à 30 ans étaient ainsi dénommés et il ne s'agissait en aucun cas de pré-adultes ou de post adolescents. La citoyenneté leur était acquise à 17 ans et le droit de mariage dès la puberté. Les femmes, quant à elles, devenaient directement uxor, épouse, c'est-à-dire sans adolescence [...] L'usage du terme adolescence disparaît ensuite. Plus tard, tout au long du Moyen Âge, la population est divisée en enfants et adultes autour de l'âge naturel de la puberté. Les termes

utilisés pour désigner les jeunes sont alors plus fréquemment liés à l'appartenance à un groupe ou à une condition sociale qu'à une tranche d'âge.[...] Ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle que le mot adolescence apparaît dans le vocabulaire de nos sociétés occidentales pour désigner les jeunes collégiens poursuivant leurs études et financièrement dépendants. C'est à cette époque que l'industrialisation prend son essor et que l'espérance de vie s'accroît. À peu près simultanément, un costume particulier à cet âge permet de distinguer les jeunes des enfants et des adultes, mais l'adolescence ne concerne encore alors qu'un nombre très restreint d'individus appartenant à la bourgeoisie [...] L'adolescence ne deviendra un terme générique, désignant toute une classe d'âge et utilisé aussi bien pour les garçons que pour les filles, que plus tard avec la généralisation de la scolarisation au XX^e siècle. En effet, adolescence et scolarisation évoluent conjointement. » (p. 6-8)

Sauvagnat F et Villerbu L., « Introduction », *Destins de l'adolescence*, Rennes, PUR, 1992, p. 7-9.

« Tout se passe en effet comme si l'adolescence était sans arrêt présentée comme une redécouverte d'une décennie à l'autre. Si les auteurs des années cinquante voulaient encore se rappeler qu'ils tiraient l'essentiel de leur savoir des travaux parus entre les deux guerres dans *Imago* ou dans la *Zeitschrift fur psychoanalytische padagogik* [...] On est en revanche frappé par le nombre d'études présentant comme une découverte récente des phénomènes déjà copieusement répertoriés. Tout se passe comme si l'adolescence nécessitait chez ses spécialistes un ressourcement continu, appelant une fraîcheur d'esprit à chaque instant renouvelée... Et pourtant, lorsque Freud était allé prononcer ses cinq conférences sur la psychanalyse au début de ce siècle, c'était bien à l'invitation de Stanley Hall, inventeur en quelque sorte de la notion même de crise d'adolescence » (p. 7)

Films

De Pue P.-J., *The light of Enlightened*, 2016.

Rohmer É., *Conte d'été*, 1996.

Axe 2 : Le temps des métamorphoses

Romans

Dostoïevski F., *L'adolescent*, Paris, Folio/Gallimard, 1998.

Mc Cullers C., *Franckie Adams*, Paris, Stock, livre de poche, 1993.

Pennac D., *Journal d'un corps*, Paris, Gallimard, 2013.

13 ans, 1 mois, 2 jours. Je l'ai fait! J'ai fait tomber le drap de mon armoire et je me suis regardé dans la glace! J'ai décidé que c'était fini. J'ai fait tomber le drap, j'ai serré les poings, j'ai respiré un bon coup, j'ai ouvert les yeux et je me suis regardé! JE ME SUIS REGARDÉ! C'était comme si je me voyais pour la première fois. Je suis resté très long temps devant le miroir. Ce n'était pas vraiment moi à l'intérieur. C'était mon corps mais ce n'était pas moi. Ce n'était pas même un camarade. Je me répétais: Tu es moi? C'est toi, moi? Moi, c'est toi? C'est nous? Je ne suis pas fou, je sais très bien que je jouais avec l'*impression* que ce n'était pas moi, mais un garçon quelconque abandonné au fond du miroir. Je me demandais depuis combien de temps il était là. Ces petits jeux qui mettent maman hors d'elle n'effrayaient pas du tout papa. Mon fils, tu n'es pas fou, *tu joues avec tes sensations*, comme tout les enfants de ton âge. Tu les interrogues. Tu n'en finiras pas de les interroger. Même adulte. Même quand tu seras très vieux. Retiens bien ça: *Toute notre vie, il faut faire un effort pour en croire nos sens*. (p. 22)

Films

Kury D., *Diabolo menthe*, 1977.

Sciamma C., *Bande de filles*, 2014.

Malgré ce que le titre laisse à imaginer, ce film est construit autour de la solitude d'un sujet et de sa tentative d'habiller cette solitude, un temps par le groupe. C'est le parcours initiatique de Marieme pour inventer son être de fille hors des règles de la cité jusqu'à sa sortie du champ de la caméra et de notre regard. Ici, la bande de filles est une solution provisoire qui aide le sujet face au réel des métamorphoses de la puberté.

Téchiné A., *Quand on a 17 ans*, 2016.

Damien, 17 ans, vit avec sa mère Marianne, médecin, alors que son père, militaire, est souvent à l'étranger en mission. Il est dans sa classe, le souffre-douleur de Tom, un jeune métis adopté, qui vit dans une ferme isolée en montagne. La mère adoptive de Tom tombant malade, Marianne décide d'accueillir Tom sous son toit pendant sa convalescence. Les rapports de violence des deux ados et l'attirance amoureuse de Damien pour Tom pourront-ils se transformer avec cette cohabitation contrainte ?

Axe 3 : Filles et garçons, entre enfance et adolescence

Bentata H., « Le féminin à l'adolescence » *Revue de l'enfance et de l'adolescence*, n°91, Paris, Erès, 2015, p. 41-48.

« Ainsi à s'en référer à ce que nous disent les adolescents des deux sexes parfois avec beaucoup d'hésitations et d'appréhensions, et plus volontiers entre personnes du même sexe, l'adolescence qui comprend la nécessité d'accéder à sa féminité ou sa masculinité, est un passage difficile, bien souvent charge d'inhibitions et de craintes. Il semble que les difficultés [...] n'y soient pas symétriques car elles ne procèdent pas de la même origine. Une telle dissymétrie se comprend bien à se référer à la psychanalyse, au complexe d'Oedipe et particulièrement à sa suite, à savoir le complexe de castration ». (p.43)

Mazoyer A.-V., « Variations de la passion chez les adolescentes », *Adolescence*, Tome 33, n°1, Paris, GREUPP, 2015, p. 61-74.

« Nous proposons d'analyser deux avatars de la passion chez des adolescentes – la jalousie et l'homosexualité –, attestant le difficile accès au féminin. Nous soutenons en effet que les modalités passionnelles sont des formations du féminin, dans son rapport contrarié aux autres polarités d'identité sexuelle que sont le masculin, le paternel, le maternel. Ainsi considérée, la passion n'en est pas moins une valeur structurante, participant à la construction du féminin, à l'initiation amoureuse - avec ce qu'elle a de ravageant - et à l'épreuve de réalité. » (p. 62)

Monzani S., « Du sexe, de l'identité et autres transgressions du genre », *Cahier de psychologie clinique*, n°45, Paris, De Boeck, 2015, p. 15-40.

« Il ne fait pas de toute que la pornographie est devenue populaire, que les changements de partenaires sexuels sont valorisés au nom de la liberté individuelle, que la prostitution est visible et facile d'accès etc... Il est d'autant plus surprenant de constater qu'en dépit de ce net assouplissement des valeurs anciennes [...] légitimant dans le même mouvement les mutations exceptionnelles du couple et de la famille [...] le jeune individu contemporain fait preuve d'une étonnante "modération libidinale" ». (p.17)

Anthropologie

Jamoulle P., *Les hommes sur le fil, La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La découverte, 2005.

« La dégradation des conditions de vie dans les lieux d'habitat stigmatisés, l'indifférence technocratique des institutions, les politiques locales anti jeunes, le sentiment d'être jugés négativement et rejetés alimentent les prises de risques extrêmes des adolescent et les tensions familiales [...] Classés à une place honteuse, ils se retranchent dans leurs propres territoires, entre pairs, hors du regard des adultes. Ils traînent en bas des bâtiments. Les adultes leur reprochent leur vide de présent d'avenir, l'entente est difficile. Les jeunes sortent le plus souvent possible. Pour pouvoir habiter la cité, s'approprier un espace, ils doivent nouer des liens avec l'environnement, entrer dans le groupe.(p.37-38)

Jamoulle P., *Fragments d'intime, amours, corps et solitudes aux marges urbaines*, Paris, La découverte, 2009.

Dans les espaces urbains marqués par la précarisation, les sphères de l'intime se fragilisent. Cet ouvrage explore la vie émotionnelle, affective et sociale de personnes d'origines, souvent marquées par l'épreuve de l'exil, dans un quartier chaud de "Bruxelles", où les relations hommes femmes, les quêtes affectives, et sexuelles sont d'une grande complexité.

Socio

Clair I., *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Collin, 2008.

Dans le cadre d'une enquête dans les quartiers " cités" de la banlieue parisienne, une soixantaine de filles et de garçons, âgés de 15-à 20 ans, racontent leur entrée dans la vie amoureuse, ses déboires et ses félicités. (Quatrième de couverture)

Lagrange H., *Les adolescents, le sexe, l'amour. Itinéraires contrastés*, Paris, Syros, 1999.

Enquête sociologique - comment l'amour et la sexualité viennent ils aux adolescents? Y a t il eu une évolution dans leurs comportements par rapport à la génération de leurs parents qui avaient vingt ans en 1968? Qu'ont ils fait de cet héritage reçu? (Quatrième de couverture)

Romans

Adam O., *Comme les deux doigts de la main*, Paris, Médium École des loisirs, 2005.

« Le silence était épais, palpable. J'ai toujours pensé ça, que le silence n'existait pas, que le silence était un bruit bien particulier, insupportable et assourdissant, quelque chose de froid et sifflant à »l'infini. Je n'ai pas réussi à m'endormir après ça. »Le silence était trop profond et je sentais toujours »sa main dans la mienne, comme un souvenir précis et intense qu'il gardait un peu de son existence physique. » (p. 45)

Capote T., *La traversée de l'été*, Paris, Livre de poche, 2008.

Grady a dix sept ans et l'âme passionnée. Alors que ses riches parents vont passer l'été en Europe, elle se retrouve seule dans un New York vibrant sous la canicule. Délaissant le luxe de la cinquième avenue elle tombe amoureuse de Clyde, le gardien de parking. Ils s'aiment mais de façon différente. La nonchalance de Clyde et la fierté provocante de Grady vont les entraîner vers de dangereux précipices. (Quatrième de couverture)

Ernaux A., *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016.

Dans *Mémoire de fille*, Annie Ernaux replonge dans l'été 1958, celui de sa première nuit avec un homme, à la colonie S dans l'Orne. Nuit dont l'onde de choc s'est propagée violemment dans son corps et sur son existence durant deux années. (Quatrième de couverture)

Gudule, *Regardez-moi*, Paris, Tribal Flammarion, 2001

« Et soudain, qui fend le groupe, la gueule enfarinée? Le beau Steph. -"Viens là, il me dit, faut que je te parle". On s'éloigne tous les deux, sous les sifflements, les rires les "hoouuu". Une fois seuls (!) Steph se racle la gorge, me regarde dans les yeux et déclare, après un coup d'œil au voyant rouge de la plus proche caméra

(accrochée dans un arbre) : -J'aimerais bien sortir avec toi. Même si je m'y attendais plus ou moins, ça me fait un coup dans le ventre. je pique un fard. » (p. 48)

Gide A., *La porte étroite*, Paris, Mercure de France, 1959.

« Machinalement, j'acquiesçai de sorte que je ne pus voir Alissa seule. Mais la présence de cette enfant aimable nous servit sans doute; je ne retrouvai pas la gêne intolérable de la veille; la conversation s'établit bientôt aisément entre nous trois et beaucoup moins futile que je ne l'aurais d'abord pu craindre. Alissa sourit étrangement lorsque je lui dis adieu; il me parut qu'elle n'avait pas compris jusqu'alors que je partais le lendemain. Du reste, la perspective d'un très prochain revoir enlevait à mon adieu ce qu'il eût pu avoir de tragique. »

Louis E., *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014.

« Pourquoi, alors que j'étais un petit garçon, pourquoi n'en étais-je pas véritablement un ? Surtout pourquoi me comportais-je ainsi, les manières, les grands gestes avec les mains que je faisais quand je parlais (des gestes de grande folle), les intonations féminines, la voix aiguë. J'ignorais la genèse de ma différence et cette ignorance me blessait. », (p. 19)

Films

Cailley T., *Les combattants*, 2014.

L'été d'Arnaud s'annonce tranquille. Tranquille jusqu'à sa rencontre avec Madeleine, aussi belle que cassante, bloc de muscles tendus et de prophéties catastrophiques. Il ne s'attend à rien, elle se prépare au pire. Jusqu'où la suivre alors qu'elle ne lui a rien demandé ? C'est une histoire d'amour. Ou une histoire de survie. Ou les deux.

Clark L., *Ken Park*, 2002.

Quatre jeunes Californiens de Visalia, après le suicide de Ken Park, sont diversement maltraités par leurs familles. (Wikipédia)

Coppola S., *Virgin Suicides*, 1999.

Dans les années 70 dans une ville du Michigan, les garçons n'ont d'yeux que pour les cinq sœurs Lisbon, inséparables. Lux Lisbon, 15 ans perd sa virginité avec Trip Fontaine qui au petit matin a disparu. Les sœurs sont alors enfermées dans la maison familiale et choisiront de se suicider ensemble.

Gamze Ergüven D., *Mustang*, 2015.

En Turquie, cinq sœurs orphelines adolescentes sont privées du jour au lendemain de liberté et vont rester vivre à la maison qui va devenir peu à peu une usine à marier.

Hansen Løve M., *Un amour de jeunesse*, 2011.

Le ravage amoureux pour une jeune fille de 15 ans qui la pousse à vouloir sortir de la scène. Elle tombera amoureuse de son professeur d'architecture. Profession qui permet un bricolage pour tenir sa vie. Revient l'homme du ravage et le dédoublement de l'amour entre deux hommes se trame.

Miller S., *L'effrontée*, 1985.

Valse hésitation de sentiments entre admiration et déception d'une jeune fille solitaire.

Sattouf R., *Les beaux gosses*, 2009.

Deux garçons de 14 ans à la rencontre de l'autre sexe, entre drôlerie, angoisse et forfanterie.

Sciamma C., *Tomboy*, 2011.

Laure fait croire qu'elle est un garçon ... mais Lisa en tombe amoureuse.

Sciamma C., *La naissance des pieuvres*, 2009.

Premières expériences amoureuses pour trois nageuses de 15 ans, entre hétéro et homosexualité.

Axe 4 : Nouveaux éclats du corps

Romans / Théâtre

Banks R., *Sous le règne de Bone*, Arles, Actes Sud, 1995.

Colette, *Le blé en herbe*, Paris, Flammarion, 1923 (première édition), 1994 pour l'édition Librio.

« Patienter, patienter...Phil se leva, gratta du bout de son espadrille la dune sèche perlée de petits escargots vides. Un mot détesté venait d'empoisonner sa sieste heureuse de lycéen en vacances, dont les seize ans vigoureux s'accommodaient d'oisiveté, de langueur immobile, mais que l'idée d'attente, de passive évolution exaspérait. » (p. 18)

« Oh ! Vinca, Vinca, je déteste ce moment de ma vie ! Pourquoi est-ce que je ne peux pas tout de suite avoir vingt-cinq ans ? [...] La hâte de vieillir, le mépris d'un temps où le corps et l'âme fleurissent changeaient héros romantique cet enfant d'un petit industriel parisien. [...] Tant d'années, encore, Vinca, pendant lesquelles je ne serai qu'à peu près homme, à peu près libre, à peu près amoureux ! » (p. 19)

« Hier encore, il mesurait d'un cœur patient le temps au bout duquel Vinca lui appartiendrait. Aujourd'hui, pâli d'un enseignement qui laissait à son corps le tremblement et la suavité de la défaite, Philippe reculait de tout son être devant une image insensée... — Jamais ! »

Kerangal (de) M., *Corniche Kennedy*, Paris, Verticales, 2008.

« Illico s'agglutinent les uns aux autres, se touchent, se frottent, se bousculent, se font la bise – si fille-fille ou fille-garçon –, se tapent dans la main, paume sur paume, poing sur poing, phalange contre phalange – si garçon-garçon –, s'invectivent, exclamatifs, crus, juvéniles, agglomèrent leurs sacs, baskets, sandales, tongs, vêtements, casques, étendent leurs serviettes à touche-touche ou les disposent au soleil avec au milieu un lecteur radio pourri, deux ou trois litres de Coca, des paquets de clopes, alors les éclats de leur voix ricochent sur la pierre, rebondissent et s'entremêlent, clameur splendide, brouhaha qui les fusionne autant qu'il les fissure, éclate, mat et sec ». (p. 13)

« Puisque frimer précisément, tchatcher, sauter, plonger, parader, c'est ce qu'ils font quand ils sont là, c'est ce qu'ils viennent faire. La Plate est une scène où ils s'exhibent ». (p. 17).

« Eddy trouve qu'il n'y a rien de plus passionnant à cette minute que cette peau de fille, là, toute concrète, membrane qui palpète, absorbe et transmet, tissu qui capte et décongestionne, rien de plus troublant que cette peau. Il réagit, n'est pas dupe, se demande pourquoi cette fille chourave dans les sacs, il y a quelque chose qui cloche, il n'aime pas trop ces histoires-là, se méfie des tordues, vaguement inquiet, donc, ça ne correspond pas, mais précisément – on s'en doute –, cette torsion le mobilise » (p. 45)

« Ils prennent leur respiration, décomptent les secondes, trois, deux, un... go !, se précipitent alors dans le ciel, dans la mer, dans toutes les profondeurs possibles, et

quand ils sont dans l'air, hurlent ensemble, un même cri, accueillis soudain plus vivants et plus vastes dans un plus vaste monde.» (p. 48)

Némirovsky I., *Le bal*, Paris, Grasset, 1993.

« Quatorze ans, les seins qui poussent sous la robe étroite d'écolière, et qui blessent et gênent le corps faible, enfantin... ». (p.7)

« Elle avait quatorze ans, elle était une jeune fille et dans ses rêves, une femme aimée et belle...Des hommes la caressaient, l'admiraient ». (p. 9)

« Oh ! Mon Dieu, danser une fois, une seule fois, avec une jolie robe, comme une vraie jeune fille, serrée dans des bras d'homme » (p. 30)

« [...] brusquement, un étrange plaisir l'envahit ; pour la première fois de sa vie, elle pleurait ainsi, sans grimaces, ni hoquets, silencieusement comme une femme...Plus tard, elle pleurerait d'amour, les mêmes larmes... ». (p. 39)

Wedekind F., *L'éveil du printemps*, Paris, NRF, 1974.

Socio

Le Breton D., *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002.

« Tentation de faire de son corps un musée ou une salle d'exposition à usage intime. » (p. 103)

Films

Kechiche A., *L'esquive*, 2004.

Axe 5 : Le savoir est un événement

Romans

Chamoiseau P., *À bout d'enfance*, Paris, Gallimard, 2005.

« Cela se produisit quand il délaissa les images pour errer dans les mots; quand il se révéla capable de ramener une phrase; quand il accéda un jour à la divination d'un paragraphe; quand il connu enfin l'irrésistible plongeon dans les remous d'une aventure ». (p.34)

Films

Daranas E., *Chala, une enfance cubaine*, Mars 2016,

<http://publikart.net/6eme-jour-festival-de-biarritz-chala-une-enfance-cubaine-et-alias-maria/#pCerWZHbiSqsv6Z.99>

« Chala, 12 ans, est un jeune cubain malin et débrouillard. Happé par la rue et la misère, son comportement pourrait l'amener vers le pire. Mais il peut compter sur la présence de son institutrice ».

Axe 6 : Symptômes dans la socialisation

Romans

Banks R., « *Sous le règne de Bone* », Arles, Acte sud, 1995.

Banks R., « *Lointain souvenir de la peau* », Arles, Acte Sud, 2012.

« Je vis à Miami Beach six mois par an. », déclare Russell Banks, « Un jour, dans le journal, je lis qu'une colonie de SDF campe sur le quai que je vois depuis mon balcon : des hommes jugés pour des crimes sexuels et à qui, après leur sortie de prison, on interdit de vivre près de lieux fréquentés par des enfants, donc à peu près partout. Ils campent donc ensemble, avec des bracelets électroniques : des parias dans une prison virtuelle, invisibles aux autres. Cela m'a bouleversé. Je peux très bien imaginer comment on en arrive là, être un gamin sexuellement perturbé qui se retrouve catalogué criminel sexuel et doit survivre dans la rue parmi de véritables pédophiles. Je connais le fils d'un ami qui, à 22 ans, a eu une liaison avec une fille de 15 ans : la police l'a arrêté alors que leur relation était très tendre. C'est à partir de tout ça que j'ai imaginé le Kid. »

Desarthe A., « *Comment j'ai appris à lire* », Paris, Stock, 2013.

« D'une certaine manière, la poésie me permettait de demeurer dans le solipsisme. je redoutais de m'échapper, je craignais de connaître le monde, je voulais rester en moi. Les adultes qui passent beaucoup de temps à se plaindre des adolescents, à les juger, les dénigrer, à les haïr, voient en eux des créatures hautement narcissiques. Seul le miroir existe, croient-ils. C'est une vision juste mais extraordinairement superficielle. Le désir de se rencontrer ne coïncide pas forcément avec le plaisir d'être soi, ni avec l'orgueil, ni avec la vanité. Il naît plutôt d'un questionnement angoissé sur le monde, d'un besoin de comprendre ce qui s'y produit et comment il fonctionne. » (p.63)

« Aussitôt ce roman terminé, j'achète (c'est sans doute la première fois que j'entre dans une librairie pour y acquérir autre chose qu'un cahier ou un stylo) L'Amant puis L'Amant de la Chine du Nord. Ma passion se poursuit. Je n'en parle à personne. Sauf à elle, à Marguerite Duras. Je lui écris. Je lui écris comme on écrit à quinze ans, en ne parlant que de moi. Je lui envoie des textes. J'en ris encore. J'attends une réponse et je n'en attends pas. Je l'aime comme on aime à quinze ans, avec une telle saturation du sentiment que le retour importe peu. » (p. 86-87)

Dorsan M., *Le présent infini s'arrête*, Paris, Pol, 2015.

« Bon, j'écris ce qui se passe dans mon service. Je travaille dans un appartement thérapeutique rattaché à un hôpital psychiatrique. [...] j'écris la souffrance de ces jeunes [...] je voudrais que l'on pense davantage à eux. Ces adolescents sont invisibles [...] terriblement vulnérables fragiles, si près de l'excision totale, ils sont à la marge ». 4^{ème} de couverture

Henri C., *De Marivaux et du loft*, Paris, Gallimard folio, 2006.

« Je voudrais que mes élèves trouvent ce bonheur là: jouer, interpréter, apprendre, ne pas comprendre, se perdre, rire, déchiffrer, entrer et sortir du labyrinthe. » (p. 80)

« Il me semble plutôt qu'ils (les élèves) vivent dans un incessant papillonnement de mots et d'images, se laissant traverser par un plaisir ou une détestation immédiate

qui se renouvellent sans laisser de traces dans un autre rapport au temps qui ne leur permet peut-être pas de se construire vraiment comme sujets.» (p. 82).

Henri C., *Libre cours*, Paris, P.O.L, 2010 p 70-71.

« D'où peut donc venir cette origine [des langues]? [...] ce n'est ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère qui leur ont arraché les premières voix.[...]. Voilà les plus anciens mots inventés et voilà pourquoi les premières langues furent chantantes et passionnées avant d'être simples et méthodiques. [...] Ces cris sont ceux d'une jeunesse malheureuse. la langue commence par l'impératif, la demande, l'appel bien avant d'être un système. Elle naît dans l'affect, la panique ou le désir et peine à s'émanciper »

Lagrange H., *Qu'est-ce que l'adolescence ?*, Evreux, Sciences humaines, 2009, p. 209.

« Cela invite également à distinguer, au sein de la délinquance, des violences "pour voler" et des violences pour se faire reconnaître.».

Pajot C., « *Quand les adolescentes se mettent à nu* », *Magazine Elle*, Paris, Hachette Filipacchi, 8/4/16.

« Sur les réseaux sociaux, les jeunes filles subissent toujours la double injonction : il faut être sexy pour être populaire et admirée. Mais en même temps, en se comportant ainsi, elles deviennent responsables des insultes et des agressions sexuelles qu'elles reçoivent en retour ».

Films

Clark L., *Kids*, 1995.

« Telly, un skater adolescent qui traîne dans les rues, a pour occupation favorite de dépuceler de très jeunes filles. Il se croit ainsi à l'abri de toutes maladies. » (Wikipédia) .

Clark L., *Bully*, 2001.

« Dans l'État de Floride, une bande d'adolescents s'occupe comme elle peut, entre surf, drogue et sexe. Après avoir subi plusieurs années durant de constantes humiliations et violences de la part de son meilleur ami Bobby Kent, Marty Puccio, un jeune surfer, décide d'en finir »(Wikipedia)

Coppola S., *The Bling Ring*, 2013.

« Dans ce film, inspiré de faits réels, il est question du plus grand hold-up commis par une bande d'adolescents qui vole pour "communier avec les célébrités" et habiller leur corps pour trouver une valeur d'être. L'argent, le luxe, le show est ce qui lie leur bande. L'histoire nous est racontée à travers le témoignage de Marc, le seul parmi la bande à présenter une amorce de division suite aux événements. Ce film pourrait être résumé par cette phrase de Lacan dans le Séminaire Le sinthome, p17 : « Les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il ya un dire »

Reitman J., *Juno*, 2007.

« À 16 ans, Juno devient mère et cherche des parents pour son enfant. »

Van Sant G., *Elephant*, 2003.

S'inspirant du massacre de Columbine, GVS réalise un film sur les racines de la violence dans un lycée américain.

Life no life (Ce qui parle aux ados)

Bellocq, F, David Soussan D, Adams K, Cohen C., *Soda*, depuis 2011.

Soda est une série TV française de deux à trois minutes avec comme personnage principal, Adam, un ado ainsi que deux de ses copains.

Ball A., *True blood*, 2008 / 2014.

Sept saisons pour une série où à la suite de la mise au point d'un sang synthétique par des scientifiques japonais, les vampires envahissent le monde, tout en craignant d'être eux mêmes vidés de leur précieux sang.

Brittain J, Elsey B., *Skins*, de 2007 à 2011.

Série anglaise qui raconte la vie de lycéens souvent livrés à eux mêmes et confrontés à des addictions diverses et variées.

Chbosky S., *Le monde de Charlie*, Paris, LDP Jeunesse, 2015.

Au lycée Charlie est considéré comme un garçon bizarre, il reste dans son coin jusqu'à la rencontre avec Patrick et la jolie Sam qui lui font découvrir la musique, la fête et le sexe.

Collins S., *Hunger Games*, de 2008 à 2015.

Trilogie littéraire, adaptée au cinéma

Dashner J., *L'épreuve*, Paris, Pocket Jeunesse, 2012-2014.

Saga, portée à l'écran sous le titre Le Labyrinthe (Wes Ball)

Garcia K et Stohl M., *Sublimes créatures*, Paris, LDP jeunesse, 2014.

Une fille dont il a longtemps rêvé arrive en chair et en os dans son lycée, mais il savait que d'elle surgirait une malédiction, et que cet amour était perdu d'avance.

Kawahara R., *Sword Art Online*, 2015 (France).

La série *Sword Art Online* se déroule dans différents jeux vidéo de réalité virtuelle, un game over qui peut entraîner la mort...

Mead R., *Vampire academy*, Paris, Castelmor, 2010.

Série en deux fois six tomes : Rose, dix sept ans, dhampire, vit une histoire d'amour avec son instructeur, tout en ayant un lien indissoluble et unique avec Lissa dont elle peut lire les pensées.

Meyer S., *Twilight*, Paris, LDP Jeunesse, 2011.

Histoire sentimentale et fantastique en 4 tomes de Bella Swan, humaine, de son petit ami vampire et de Jacob Black, métamorphe qui se transforme en loup garou. Adapté au cinéma.

Roth V., *Divergente*, depuis 2011.

Série littéraire adaptée au cinéma.

Ôba T et Obata T., *Death Note*, Paris-Bruxelles, Kana, 2007.

Manga en 13 volumesn série adaptée à la TV et portée sur grand écran.

Tamaki M et J., *Cet été-là*, Paris, Rue de sèvres, 2014.

Chaque été, la famille Wallace, Rose, treize ans, et ses parents partent en vacances. Rose y retrouve Windy, onze ans, qu'elle connaît depuis son enfance. La famille traverse une crise, due aux tentatives infructueuses du couple pour avoir un second enfant. Rose va connaître ses premiers émois en se sentant attirée par Duncan, un jeune vendeur qui entretient une relation avec une fille plus âgée que Rose.

Thompson C., *Blankets manteau de neige*, Paris, Casterman, 2014.

Craig est né dans une famille modeste. Il vit avec ses parents et son petit frère dans une ferme au fin fond du Wisconsin et reçoit une éducation stricte et religieuse. C'est un enfant sensible, qui n'est pas armé pour les brimades subies à l'école, l'autorité de son père Il se réfugie alors dans le dessin. Lors d'une classe de neige paroissiale, il rencontre son premier amour Raina, une jeune fille dont l'histoire familiale n'est pas simple non plus.

Zep, *Bienvenue en adolescence*, Tome 14, Grenoble, Glénat, 2015.